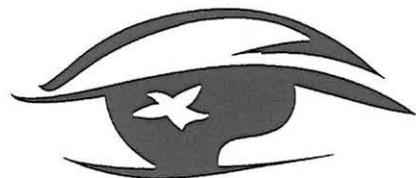


# LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



*Mission*  
DE FRANCE

## L'ESPERANCE AUJOURD'HUI

RECHERCHES COLLECTIVES **1**

janvier - février 1997

35 F

---

*Chercher un langage juste*

---

*L'avenir de l'homme  
reste ouvert*

---

*Comment espérer  
sur terre étrangère*

---

**182**

182 . 1997

# MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

## Sommaire

### Edito

Le comité de rédaction p. 1

### "Chercher un langage juste de l'espérance aujourd'hui", pourquoi ?

Le bureau du Conseil de Mission p. 3

### L'avenir de l'homme reste ouvert

Claude GOBEAUX p. 10

### Espérance et mission paroles de témoins

Recherches collectives p. 18

### Comment espérer sur une terre étrangère 1<sup>ère</sup> partie : Apories d'espérance

Jean BIEHLER p. 48

### SOURCES :

Eglise maternelle – Henri PERRIN p. 67

### UN LIVRE - UN AUTEUR :

La plus belle histoire du monde p. 72

---

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

---

Il y a un an, une série de deux numéros de la Lettre aux communautés rendait compte de la rencontre organisée par la Mission de France avec quatre penseurs agnostiques sur le thème "*A l'écoute de l'homme d'aujourd'hui*".

Cette rencontre s'était achevée sur un point d'interrogation : Faut-il se contenter du consensus qui semble se dégager sur un fond de valeurs éthiques héritées du judéo-christianisme ? Est-ce prendre au sérieux l'écroulement de l'optimisme historique qui a tant marqué les années passées ? Est-ce prendre au sérieux la spécificité de la foi chrétienne ?

Depuis, les membres et partenaires de la Mission de France ont continué leur réflexion commune sur le thème suivant : "*Chercher un langage juste de l'espérance aujourd'hui*" et ce numéro, comme celui qui suivra, tente d'en donner un écho.

Rappelons tout d'abord le caractère inductif et inchoatif de cette recherche. Elle part de la vie quotidienne dans les lieux où chacun a été envoyé. Elle inclut le dialogue avec d'autres, comme le montre le témoignage de Claude GOBEAUX. Le florilège qui constitue le cœur de ce numéro reflète, entre les lignes, qu'il a fallu d'abord oser sortir du cercle des certitudes héritées, oser renoncer au brio de nos analyses et nous reconnaître ébranlés.

Cette démarche n'a pas été spontanée. Elle a été comme demandée par les situations rencontrées et partagées. Traversant la frustration issue de rêves inaccomplis, elle passe par un non-savoir accepté. Loin de déboucher sur un repli minimaliste et crispé, elle libère une attitude dont nous ne faisons que commencer à discerner les contours et dont Jean BIEHLER s'efforce de pointer certains fondements bibliques et théologiques.

Entre le chemin de l'exil et celui de tous les pauvres dont l'énergie à vivre n'en finit pas de surprendre, entre le chemin de Jésus, y compris sa Passion, et celui qu'il nous revient de vivre, un fil semble se dessiner. Gardons-nous de figer trop vite ce qui n'est encore qu'un frêle indice, mais continuons à explorer la brèche ouverte à l'homme pardonné.

Le comité de rédaction

# "Chercher un langage juste de l'espérance aujourd'hui", pourquoi ?

Le bureau du Conseil de Mission

*Nous reproduisons ici l'introduction d'un document qui a lancé, en juin 95, la recherche commune de la Mission de France et de ses partenaires.*

Quand, pour le temps de 1996 de notre recherche commune, nous proposons de repasser par la question de l'espérance, **ce n'est pas pour refaire un catalogue de nos "raisons d'espérer"** en relatant une fois de plus nos expériences, notre vécu, pour essayer d'y trouver ce qui est présentable dans une pareille optique.

En effet, de plus en plus, certains d'entre nous trouvent qu'à cet exercice, il faut laisser dans l'arrière boutique toute une part de la réalité que nous côtoyons ou à laquelle nous sommes mêlés pour que l'on puisse continuer à parler comme on l'a toujours fait de l'espérance. Pourquoi ?

## Introduction

Bien sûr, personne n'est naïf ! Nous savons bien que tout n'est pas raison d'espérer : il y a les échecs, collectifs, individuels, auxquels nous sommes affrontés et d'autant plus durement que nous nous sommes engagés à fond dans une lutte pour un monde plus juste, plus humain, dans un domaine ou un autre. Mais justement, si nous parlons souvent de lutte, de combats, c'est que nous sommes avertis qu'il n'y a pas que des succès. Il y a des batailles qu'il faut accepter momentanément de perdre, pour réattaquer autrement quand ce sera possible etc.. L'échec est dur à "encaisser", mais si nous pensons que ce n'est guère qu'un coup d'arrêt ou un recul momentané sur la vraie route, sur le seul axe du progrès (non pas ce "progrès" technique qui fait régresser et aliène l'homme), le progrès de la justice et du respect de la dignité de chaque homme qui oriente le cours de l'histoire, alors notre espérance interrogée n'est guère ébranlée.

En ce cas, dans nos partages, nous acceptons de parler de ces échecs, puisque nous voulons les tenir comme des mo-

ments d'un ensemble qui progresse ou doit progresser : ils ne sont certes pas des raisons d'espérer mais, d'une certaine manière, ils restent source d'espérance...

Beaucoup d'entre nous sont confortés dans cette foi par le compagnonnage dans des collectifs sociaux où s'est forgée, dans une expérience parfois douloureuse et amère, parfois enthousiasmante aussi, une culture des solidarités "longues". Nous avons été nombreux à situer, au coude à coude avec des non-croyants, dans la dure acquisition de progrès pour la condition des plus pauvres, notre espérance chrétienne toute entière. Et nous l'y situons encore, à voir le contenu de ce qui se partage.

Mais, dans nos partages, remontent aussi de plus en plus fréquemment les questions de situations de non-progrès possible (par exemple au vu de ce qui se passe dans le monde carcéral, avec la drogue, avec le sida, etc.). Une sensibilité nouvelle à une nouvelle radicalité des questions se fait jour, qui témoigne de

notre fidélité au réel ! Nous sommes toujours "avec" ou "proches" (peu importe ici), mais **sans pouvoir tenir une direction, une orientation, un sens...** Bien sûr, on pourrait toujours mettre en avant dans une réunion sur l'espérance, que telle ou telle mesure permet d'humaniser les prisons, ou du moins que tel ou tel groupe se bat pour l'obtenir et trouver ainsi une raison d'espérer. Bien sûr, on pourra chercher le cas édifiant du drogué qui s'en est sorti, ou trouver raison d'espérer dans tout ce qui s'organise pour lutter contre ce fléau. Bien sûr, même avec le sida, on trouvera moyen de magnifier une nouvelle solidarité communautaire devant le malheur ! Mais en fait nous sommes de plus en plus nombreux, à cause même de la radicalité de nos engagements, de nos proximités nouvelles, à ne plus pouvoir nous tranquilliser avec ça. Notre fidélité au réel nous oblige à ne pas fermer les yeux sur les situations de "non relève" radicale, les enfers clos et ceux qui, malgré tout ce qui leur est proposé par des gens "de bonne volonté", retournent s'y enfermer...

Nous constatons alors, devant ces sensibilités nouvelles à la radicalité de certaines situations et aux questions qu'elles posent, un certain désarroi théologique. Peut-on toujours essayer de faire correspondre à tout prix notre espérance à la (seule ?) manière que nous connaissons ? Ainsi, par exemple, on voudra trouver du positif même dans ce qui se passe avec le sida... Honnêtement, on sent bien que ça ne colle pas, et... pensant que le fin mot de l'Espérance chrétienne est lié à ce schéma... on se désespère.

En fait, notre silence théologique actuel, notre réticence à engager explicitement des convictions de Foi ne viennent-ils pas de ce que nous sommes de plus en plus nombreux à sentir au moins confusément qu'on n'a pas le droit de laisser dans l'arrière boutique toute une part de ce que la radicalité de nos engagements nous fait rencontrer ? Nous résistons spontanément à la malhonnêteté face au réel à laquelle, pensons-nous, le discours de l'espérance chrétienne nous accule.

## Introduction

Mais si nous acceptons de ne pas minimiser le "sérieux" des questions issues de ces fidélités nouvelles à un monde qui n'est plus orienté par un sens, si nous acceptons de ne pas y plaquer de force des schémas d'espérance qui collaient à une autre forme d'engagement, nous avons affaire là à quelque chose qui nous oblige à nous réinterroger à nouveaux frais sur ce qui fait la vraie nature de l'Espérance Chrétienne, peut-être plus complexe que l'idée laissée en nous dans une période trop confiante.

Allons plus loin. La question de l'espérance, alors que nous sommes confrontés à une implosion du sens, à la radicalité d'une non-orientation, ne se pose pas seu-

lement parce qu'on est branché sur ce qui se passe dans le monde aujourd'hui, elle se pose aussi à nous parce que nous rencontrons de nouvelles formes d'engagement qui y correspondent. Ces nouvelles formes d'engagement ne sont pas étrangères aux conclusions de réflexions comme celles d'Edgar Morin et Anne-Brigitte Kern dans *Terre Patrie*.<sup>1</sup> L'engagement que nous sommes amenés à trouver aujourd'hui est issu d'un sens de la responsabilité "immédiat", qui n'a plus rien à voir avec les analyses "longues" auxquelles beaucoup d'entre nous ont été formés.

On peut bien sûr sous-estimer ce qui advient là, et regretter que ces pauvres jeunes n'aient plus la "vision des choses" que nous serions évidemment prêts à leur

---

1.- « Si l'évangile des hommes perdus et de la Terre Patrie pouvait donner vie à une religion, ce serait une religion qui serait en rupture avec les religions du salut céleste comme avec les religions du salut terrestre, [...] Mais ce serait une religion qui pourrait comprendre les autres religions et les aider à retrouver leur source. L'évangile de l'anti-salut peut coopérer avec l'évangile du salut justement sur la fraternité qui leur est commune. [...] Ce serait une religion au sens minimal du terme : participer à ce qui nous dépasse, ouvrir à ce que Pascal appelait charité et que l'on peut appeler aussi compassion. [...] Ce serait une religion des profondeurs : la communauté de souffrance et de mort. Ce serait une religion sans vérité première, sans vérité finale... » (p. 206, 7)

donner ! Mais n'est-il pas plutôt essentiel, si nous voulons continuer à aventurer notre Foi dans ce qui se passe dans le monde, de prendre au sérieux cet "art" nouveau<sup>2</sup>, de faire sans voir, sans savoir, ponctuellement, cette danse au-dessus de l'abîme du sens que nous trouvons de plus en plus chez nos contemporains, qui ne sont pas moins engagés que leurs prédécesseurs ?

Et si ce "sérieux" nous appelait à un "sérieux" réexamen de ce qu'est, originellement, l'espérance en régime chrétien ?

Sommes-nous condamnés à rester muets devant ces engagements qui ne ren-

dent pas compte de leur fond comme d'une "vision" des choses ? On rapporte ce mot terrible de Michelet<sup>3</sup>, au sujet des prêtres à l'époque où se construisait un monde nouveau dans la mouvance de la révolution française : « *Ils se taisent parce qu'ils n'ont rien à dire...* »

En un certain sens, à la Mission de France, nous avons bien revendiqué le silence, et un certain enfouissement ; non pas parce que nous n'avions rien à dire mais parce qu'il en avait été trop dit et dans un sens contraire à ce qui fait la vie positive des gens. Mais en fait nous avons bien rendu compte de notre espérance,

---

2.- Au sens où Nietzsche parle de l'art du danseur de corde au-dessus de l'abîme...

3.- Jean Deries, dans une note de Juin 1993 pour le SIF : « *Au quotidien, nous ne sommes pas en présence de partenaires qui débattent du Sens de la vie : nous sommes au coude à coude avec des hommes et des femmes qui existent au jour le jour et fondent leur raison de vivre par des gestes qu'on peut considérer comme "courts" mais dans lesquels ils ne s'investissent pas moins complètement. Est-ce que dans ces situations "courtes", quotidiennes, qui font le souci, la passion, le désir, le plaisir de tout un chacun, sa préoccupation, son ouvrage, sa création peut-être, nous sommes encore en situation de dialogue ? Hors des temps exceptionnels [...] où nous retrouvons La question du Sens, ne sommes-nous pas aussi remis en question dans notre foi ? Ne sommes-nous pas trouvés sans mot ? "Les prêtres se taisent parce qu'ils n'ont rien à dire", écrit Michelet à l'occasion de la Révolution. Existons-nous encore, hors ces grandes catégories de Vérité, de Jugement, de Salut ?* »

heureusement, en soulignant par nos vies engagées, sa correspondance avec les espoirs des hommes en direction d'un monde plus humain. Ce faisant, nous avons été amenés à souligner surtout une consonance de l'espérance chrétienne avec le "constructif", telle que la perspective théologique d'un Teilhard de Chardin la met en valeur.

Alors, à une époque où les choses se compliquent singulièrement, saurons-nous encore rendre compte de notre Espérance, saurons-nous remonter aux richesses originelles de l'Espérance chrétienne qui ne se limite pas à la façon dont nous l'avons engagée, saurons-nous ne pas rester muets ?

Voilà pourquoi il y a lieu de chercher ensemble, à partir de notre expérience, **un langage juste de l'espérance chrétienne pour aujourd'hui** : redécouvrir à nouveaux frais des dimensions de l'Espérance chrétienne qu'on a peut être moins soulignées à d'autres époques.

\* \* \*

**N. B. :** Cette exigence correspond à une tentative d'avancer sur un certain nombre de "points de butée" répertoriés dans le précédent document de notre recherche commune (Mai 94). Pour mémoire :

● La Foi et les œuvres : ... *Fonder le salut sur une option active pour les pauvres, cela ne conduit-il pas inmanquablement au découragement et finalement au désespoir, puisque nous rencontrons l'épreuve de l'impuissance, de la non-maîtrise ? Dans un monde complexe où tout se cherche, appuyer le salut sur une "orthopraxie", n'est-ce pas en interdire l'accès ?*

● Histoire et Royaume : ... *La persistance et même l'aggravation de la pauvreté sur terre nous rendent incapables de nous projeter dans l'avenir et finalement nous enferment dans le présent. [...] Sommes-nous passés d'une perspective de construction dans l'Espérance à celle d'une protestation désespérée ? Nous parlons des "manifestations" du Royaume :*

*n'est-ce pas une lecture un peu forcée, d'une réalité peu évidente ? Est-ce que nous n'avons pas confondu le Royaume avec le progrès ? Il y a là un deuil à faire de nos simplismes.*

● *Derrière l'épreuve du non-sens se profile la quête d'un "autre" sens. Ne*

*sommes-nous pas obnubilés par le désenchantement et le trouble qui prédominent ? La disparition de nos modèles peut être vécue comme une libération qui nous invite à la vigilance, à l'observation attentive, à une sorte d'ascèse du regard par rapport à ce que nous vivons sur le terrain.*

# L'avenir de l'homme reste ouvert...

Claude GOBEAUX

*Faire place d'emblée au point de vue de l'autre, étranger à notre foi, c'est un nécessaire chemin de vérité, un préalable à l'expression de notre espérance chrétienne. Au sein de la condition humaine, un socle de fraternité nous lie les uns aux autres. Il nous est rappelé, vu d'ailleurs, que dans les expressions de la religion, ce n'est malheureusement pas toujours une espérance positive qui transparaît.*

Voici déjà quatre ans, mon ami Jean Galisson, alors prêtre-ouvrier à Limoges, m'avait demandé de participer à une rencontre de la Mission de France de la région Limousin. J'avais accepté avec d'autant plus de plaisir que l'échange d'idées est pour moi une nécessité presque vitale, une manière de vivre.

Natif de Thiérache (entre Nord et Ardennes), mon père était marbrier tailleur de pierres, et ma mère "au foyer". Mon grand-père maternel, radical-socialiste cultivé, était très anticlérical alors que mon grand-père paternel, (marbrier lui aussi) au contraire, était croyant. Mon père, lui, ne croyait pas en un dieu, n'avait

jamais cru, "il n'y était pour rien", disait-il. Et, curieusement, ma mère, que des amies proches auraient bien voulu convertir, resta toujours muette sur le sujet. Mon frère et moi fûmes baptisés, et avons communiqué.

Pour ma part, je fus très croyant jusqu'à l'âge de 15-16 ans, demandant même à être confirmé. Je ne fréquentais déjà plus l'église quand, à 19 ans, j'ai commencé à militer au PCF, que je quitterai en 1985, avec toutes mes cartes à jour. Je militerai ensuite au MRC avec Pierre Juquin et, actuellement, je suis toujours marxiste, à la CAP (Convention alternative progressiste), dont le Limousin Marcel Rigout, ancien ministre communiste, est l'un des initiateurs.

Professeur de physique, je profite maintenant d'une retraite on ne peut plus active. D'ailleurs, avec ma femme Danielle, que j'ai connue à Limoges où j'ai enseigné toute ma carrière, nous ne concevons pas la vie sans engagement. Nous avons quatre enfants et avons élevé nos trois nièces qui perdirent leurs parents dans un accident d'auto. Militants dans plusieurs

associations dont le MRAP, nous avons contribué à créer à Limoges, en 1985, le cercle Gramsci (principalement fondateur du PC italien, il est entré en dissidence avec l'Internationale communiste et le PC de l'URSS). Le cercle Gramsci, créé par des communistes dissidents, est aujourd'hui un lieu de dialogue et d'études actif et très pluraliste où les ex-PC sont minoritaires.

Après cette longue présentation, venons-en à la question : **Quelles sont les valeurs qui me font vivre ?** J'ai été confronté tout gosse, dans ma famille, à deux philosophies de la vie et, en apparence, nous n'avons pas choisi la même voie. En apparence seulement, j'en suis convaincu. Le catéchisme m'a marqué, la vie et la mort de Jésus-Christ m'avaient fortement impressionné, la morale chrétienne d'amour et de dévouement aux autres est intacte chez moi. Et, au fond, la morale enseignée à l'école laïque, qui m'a ensuite motivé, prenant le relais, en est très proche. Si j'ai cessé de fréquenter l'église, c'est sans doute d'abord parce que je ne pouvais absolument plus croire aux

miracles, aux anges, aux saints, à l'enfer pas plus qu'au paradis, etc.. Et aussi sans doute, parce que la foi de ceux qui m'entouraient était remplie de superstitions et de mesquineries.

Mais le tournant principal, c'est la découverte du marxisme, de la lutte des classes. Je prends conscience de l'inhumanité profonde du capitalisme, qui maintient la quasi totalité du monde dans une sauvagerie que je ne soupçonnais même pas.

Donc je m'inscris au PCF, je lis de nombreux ouvrages marxistes, je me donne à fond... Je serai presque totalement dénué d'esprit critique jusqu'en 1956 (rapport Khrouchtchev), puis moins aveugle, et parfois en désaccord important, quoique exprimé uniquement à l'intérieur ; mais le plus souvent globalement d'accord avec le PCF, jusqu'en 1977. Puis en lutte permanente, toujours à l'intérieur, pendant plus de sept ans.

Comme beaucoup d'intellectuels communistes, j'allais "vers la classe ouvrière exploitée et opprimée", je me mettais à son service, "pardonnant" ses insuffisances dont elle n'était aucunement responsa-

ble, maintenue qu'elle était, plus que d'autres, dans un état "d'aliénation". Mais je n'ai jamais eu, ni a fortiori préconisé, la haine de classe.

J'ajoute que la morale des militants communistes convaincus était très stricte, tant dans la vie privée que dans le domaine public. Ainsi étions-nous, et suis-je toujours, pour la laïcité mais sans être "laïcards" comme le sont les libres-penseurs, ou comme l'était mon grand-père maternel. La religion est affaire privée, le PC tend la main aux chrétiens dans les luttes communes (Front populaire, Résistance...), et j'ai toujours combattu tout prosélytisme, aussi bien religieux qu'anti-religieux, en premier lieu à l'école, bien entendu.

J'ai longtemps cru que les partis communistes étaient l'avant-garde de l'humanité. J'ai cru aussi à la marche quasi inexorable de l'histoire vers le progrès, aux "lendemains qui chantent" ; sans cependant aller jusqu'à rêver au paradis sur terre, à une fin de l'Histoire, à un quelconque "point oméga" à la manière de Teilhard de Chardin.

Après la chute d'un système multinational piloté par l'URSS et improprement appelé socialiste, ou communiste, je ne crois plus qu'on puisse prévoir le sens dans lequel le genre humain évoluera dans un futur éloigné : il n'y a pas de "roue de l'histoire". Il n'est pas impossible que l'humanité régresse durablement, et même se détruise. Peut-être se transformera-t-elle en une société dont nous ne pouvons même pas imaginer aujourd'hui les grandes lignes. L'homme peut engendrer un complexe planétaire homme-machine interdépendant, ou au contraire se libérer de la machine. Il peut créer de nouvelles espèces, se transformer lui-même génétiquement, ou au contraire s'y refuser consciemment... Après une mutation sans précédent dont nous ne voyons que les premiers balbutiements, malgré sans doute des catastrophes en chaîne, l'avenir de l'homme reste ouvert. Et cela nous donne un sens plus aigu de nos responsabilités envers les générations futures. Car l'avenir éloigné se détermine en partie aujourd'hui.

Le vingtième siècle aura été largement celui de l'exploration d'une impasse

de l'histoire humaine. Il reste à en tirer les leçons, pour réinventer l'avenir, à travers les luttes quotidiennes sans cesse recommencées.

J'ai donc, une fois de plus, fait le ménage dans mes convictions successives. Et je pense que, globalement, il s'agit d'un enrichissement. Car je n'ai pas tout largué, loin de là.

**Quel sens je donne aujourd'hui à ma vie et à mes engagements.** J'ai quitté le PC quand il m'est apparu que non seulement on m'avait menti sur la réalité du socialisme, mais que les efforts successifs pour y substituer un socialisme à visage humain avaient été voués d'avance à l'échec... Quand j'ai compris, après des années de lutte interne quasi stérile, que les appareils communistes, au pouvoir ou non, vivent jusqu'au bout pour eux-mêmes, pour se survivre... Et qu'il en est ainsi de tout pouvoir, qu'il soit laïc ou religieux. C'est donc pour rester fidèle au sens que je donne à ma vie que j'ai quitté le PC. Et si je m'exprime aujourd'hui dans un groupuscule comme la CAP, c'est sans illusion aucune, sans y jouer d'autre rôle

que d'y défendre mes engagements justement, et de maintenir en fin de compte un dialogue, souvent conflictuel, avec de vieux amis. C'est aujourd'hui dans le cercle Gramsci que je me sens le mieux, sans doute parce qu'il n'y a là aucun enjeu de pouvoir.

Ce qui démolit l'homme aujourd'hui, et qui le déstructure, c'est ce qu'un livre à la mode appelle l'économie capitaliste de marché. Dans le temps, on disait tout bonnement le capitalisme. Ce qui est étonnant dans le capitalisme, c'est sa faculté d'adaptation et de récupération. Depuis la chute de l'URSS, il n'y a plus qu'un pilote sur la planète Terre, et les gouvernants des USA n'ont et n'auront jamais en vue que les intérêts de leurs groupes transnationaux. Bref, on est passé en moins d'une décennie de l'équilibre de la terreur à la terreur du déséquilibre.

Pour les sociétés, les conséquences de cette domination sans partage de la loi du profit sont évidentes. On peut parler tout d'abord d'inégalités sans cesse croissantes, aussi bien dans nos sociétés développées que dans le tiers-monde.

L'analyse de Marx sur la paupérisation absolue est ainsi redevenue d'une actualité brûlante.

Ajoutons la dégradation déjà avancée de notre planète : pillage des espèces animales, jusqu'à disparition de certaines d'entre elles, abattage des forêts, dégradation des sols, pollution des eaux, de l'air dans les villes, etc..

Pour s'alimenter, la machine capitaliste a besoin de plus en plus de marchandises. Elle pousse au consumérisme, utilisant pour cela les médias, flattant les instincts les plus bas, dominant les esprits les plus faibles, à commencer par les enfants dès leur plus jeune âge. Mafias de toutes sortes s'organisent en réseau mondial. Drogues dures, prostitution, pédophilie, trafics d'organes sont, comme on dit, monnaie courante.

L'absence de perspective en face de tous ces fléaux conduit les peuples au repli identitaire, à la religion ancestrale conçue comme moyen politique de résoudre leurs problèmes. Jamais n'a été plus évident à mon sens le rôle de la religion comme expression de la détresse de

l'homme. Détresse apparue en même temps sans doute que la prise de conscience de la mort inéluctable, mais détresse aussi devant l'injustice sociale croissante, rendue plus criante encore par la société du spectacle planétaire, et le sentiment que ces inégalités sont aussi fatales qu'injustes.

Aucune religion n'est à l'abri des dérives induites par le capitalisme d'aujourd'hui. Pour ne parler que de la vôtre, ce n'est pas tellement le schisme Mgr Lefebvre, bien vu dans les rangs de l'extrême-droite, qui pose problème. Ce serait plutôt les positions rétrogrades prises par l'Eglise sous l'impulsion de Jean-Paul II. Qu'il s'agisse du rôle croissant de l'Opus Dei, de la position criminelle du pape mettant le préservatif à l'index, et plus généralement de la prétention de l'Eglise à intervenir dans la vie privée des citoyens, qu'ils soient catholiques ou non (contraception, avortement). De là, à encourager la restauration de l'inquisition, il n'y a qu'un pas, d'ailleurs franchi par certaines ouailles qui viennent de créer une association à cet effet (Journal Officiel de la

République Française du 16/10/96). On attend avec impatience une condamnation de cette initiative par les plus hauts dignitaires de l'Eglise catholique.

Heureusement, il existe partout dans le monde, des hommes et des femmes qui prennent pleinement conscience de leur responsabilité devant les dangers que court l'humanité. Il en a toujours été ainsi depuis que l'homme existe. Moïse – si tant est qu'il ait existé – était un révolutionnaire, ainsi que Jésus de Nazareth qui a chassé les marchands du temple. Spartacus en était un autre, à peu près en même temps, qui entraîna les esclaves à combattre leurs maîtres. Aujourd'hui, des peuples entiers prennent conscience d'eux-mêmes et secouent leurs chaînes, combattent leurs exploités, accédant du même coup à la dignité d'homme. Et, fait relativement nouveau, il y a de plus en plus de femmes, y compris à la tête de ce combat pour l'homme. Pour ne citer que deux d'entre elles, les prix Nobel Rigoberta Menchu, indienne guatémaltèque, et Aung San Sou Kyi, citoyenne birmane.

Il s'agit, dans tous ces exemples, de politique, au sens noble du terme... L'humanitaire aussi participe d'une prise de conscience, mêlé inévitablement à la politique, et des avancées non négligeables ont lieu, en France comme ailleurs dans le monde. Les Eglises ne sont d'ailleurs pas absentes de ce combat, comme par exemple en Amérique latine ou en Haïti, avec la théologie de la libération. A Limoges, je côtoie dans nos combats communs mes amis du CCFD, de l'ACAT, les amis de Témoignage Chrétien, etc..

Mais l'humanitaire qui se veut apolitique montre vite ses limites, et parfois même ses dangers : il est trop souvent un alibi des puissants, et même parfois un instrument de domination, donc d'inhumanité. Et je ne puis que m'indigner en lisant les propos de Mère Térésa (Le Monde diplomatique, nov. 96) que voici : « *Il y a quelque chose de très beau à voir les pauvres accepter leur sort, le subir comme la passion du Christ. Le monde gagne beaucoup à leur souffrance.* » Je pense que personne ne gagne à leur souffrance, si ce n'est ceux qui ont intérêt à ce qu'elle dure,

et qui sont très peu nombreux. Promettre aux "pauvres" le paradis comme récompense d'une misère subie sans broncher, cela nous ramène à la religion opium du peuple !

"Où sont tes espoirs ?" Je dirais qu'ils sont sur terre, exclusivement. Lors de notre rencontre MDF à Limoges, un des amis prêtres m'avait demandé : « *Est-ce que l'expérience de l'homme et en particulier de ses échecs ne fait pas chercher le sens ultime au-delà des dogmes ?* », je réponds par la négative. Pour moi, nous sommes, dans cet espace extraordinairement minuscule qu'est le système solaire et dans ce temps extrêmement court que l'humanité vivra, l'espèce vivante la plus complexe. Il est hautement improbable que la vie dans le cosmos n'existe que sur terre, il est tout aussi improbable que nous soyons les êtres les plus évolués qui existent. Appellerais-je Dieu ces êtres, qui peut-être même savent que nous existons ? Certainement pas, car ils ne sont, eux aussi, que le résultat de l'évolution de la matière minérale tout au long des

quinze milliards d'années qui se sont écoulées depuis ce big bang que de plus en plus de chercheurs ne considèrent plus aujourd'hui comme l'instant initial d'une hypothétique création. Alors, d'où vient cette matière ? Je n'en sais rien, et cela ne m'intéresse pas. Je sais que le soleil va exploser dans cinq milliards d'années, et que l'espèce humaine aura sans aucun doute disparu bien avant. Mais **vivre** suffit à mon bonheur. Vivre conscient de la grandeur et de la détresse de l'homme, apporter ma pierre à tout progrès même infime, même toujours remis en question,

vers moins de détresse et plus de conscience sereine.

On peut appeler cela la foi en l'homme, si l'on veut. Supposer que l'homme puisse progresser vers plus d'humanité, c'est, d'une certaine manière, refaire le pari de Pascal.

S'il y a un avenir pour l'homme, ce n'est pas dans l'argent, la réussite sociale ou le pouvoir, mais certainement dans la solidarité et la fraternité. Et je suis sûr au moins que nous sommes d'accord là-dessus.

# Espérance et Mission paroles de témoins

*C'est la musique de la vie, du poids du jour partagé, de la mission portée... Musique parfois allègre, parfois triste, parfois méditative, ou pleine de conviction et d'entrain... Accords mineurs, accords majeurs... Prêtres de la Mission de France, amis, amies des groupes partenaires, ils apportent qui leur tonalité de fond, qui leurs harmoniques, qui leur contre-chant: c'est une symphonie d'espérance... J. B.*

« Et moi, au fond, à quoi est-ce que je tiens ? » [...] On répond souvent à cette question en parlant de « sens de l'existence » : sens de la vie, sens qui vient à manquer et que l'on cherche, sens qu'on voudrait pouvoir communiquer. [...] Je me dis que la réponse du sens de l'existence est trop courte pour parler de la vie humai-

ne. Ce qui fait vivre, c'est bien plus qu'un sens, c'est une force, c'est une énergie qui permet justement de donner sens. En beaucoup de lieux, on peut sentir cette énergie à l'œuvre. Énergie pour vivre, parfois pour le meilleur, parfois pour le pire. Violence et grandeur se côtoient parfois... Énergie, quoi qu'il en soit pour avancer, ou

*contourner, face à l'adversité, pour dire oui à chaque matin, pour dire non à l'indigne. [...] Parfois, dans l'Eglise dont je suis, on parle de la foi chrétienne comme d'une proposition de sens. Je crois que là aussi c'est un peu court... La foi n'est pas un sens donné ou reçu, même beau, riche ou*

*fort. La foi est d'abord une force, un amour donné et reçu, manqué et pardonné, renouvelé ; qui permet de tenir et de se tenir face "au ravin de la mort", face à la mort même. Les témoins de cette énergie de vie sont parfois inattendus. (Philippe DETERRE)*

\* \* \*

## Comme un arbre planté près des eaux...

### ■ Dans mes mains, la vie...

*Mon espérance est dans la force que je reçois de Toi, Père, pour être là (avec des usagers et des volontaires d'AIDÉS) avec eux, aussi démunis qu'eux, et peut-être plus encore. Mon espérance est que, dans cette proximité silencieuse, je puisse témoigner de Ton Amour et de Ta Tendresse pour chacun d'eux. Nous n'avons pas de réponse*

*à nos questions, et Tu ne les as pas non plus. Mais j'aimerais tant qu'ils puissent découvrir que Ton Visage est déjà reflété dans la fraternité qui les unit dans leur combat... [...] Mon espérance en Toi, Père, est basée sur la certitude que Tu es un Dieu qui sauve en nous poussant à aller jusqu'au bout de notre humanité... (Abel BOUSSEAU, Equipes associées)*

*Ma réflexion, ma spiritualité propre ? D'une part, avec Sainte Thérèse, la voie de la petite enfance spirituelle : ... Dieu ! D'autre part, comme Lui, être l'un d'eux : ma réflexion, ma spiritualité, ma prière seront celles de mes amis de travail, de quartier, ceux embarqués dans la même galère... [...] Trouver un projet pour cette humanité qui se cherche, pour ce monde qui éclate de partout, de nouveaux élans vers Dieu... [...] être un signe d'espérance... Dans mes mains tenant la Vie et la donnant en abondance, maintenant et là-haut.*  
(Bernard VINCENT)

### ■ Le présent

*L'espérance, ce n'est pas seulement : « demain, ça ira mieux... » mais aujourd'hui, ça va, malgré les événements qui se présentent... Pour moi, l'espérance se construit avec les parpaings que nous apporte chaque instant présent. L'espérance, meurtrie par les échecs, la souffrance, s'épanouit dans des joies, même minimes, qu'elle grandit et magnifie... (Marguerite GAULET, équipes d'Ivry)*

*L'espérance est mouvement vers, un accord à consentir au quotidien en présence d'un Dieu qui a voulu se faire proche de tout homme. Impossible ainsi, de désespérer de l'homme... Dans ce quotidien, l'Esprit, présent en chacun, le stimule sans cesse dans ce mouvement actif de consentement. (E.R.E.M.)*

*Un des sept moines de Tibhirine écrivait peu avant son enlèvement : « Il n'y a d'espérance que là où on accepte de ne pas voir l'avenir. Vouloir imaginer l'avenir, c'est faire de l'espérance-fiction. Demain sera autre chose et nous ne pouvons pas l'imaginer. Cela s'appelle la pauvreté. » (Colette GALLAIS, équipes d'Ivry)*

### ■ Pauvreté et confiance

*On n'a pas de preuve mais il a été annoncé quelque chose qui a été promis : la Bonne Nouvelle. Jésus lui-même ne savait pas où ça menait... La seule articulation, c'est la confiance... C'est un pari, on s'engage... C'est comme l'amour : on se met à la disposition, on fait tout pour*

*que ça marche... Il y a notre part d'adhésion... puis on est dépossédé... (Atelier BTP)*

*Nous chantons : "sûrs de ton amour, forts de notre foi", c'est difficile... [...] On ne fera jamais une équation avec de l'humain. Il y a le niveau du cœur en celui qui, même désespéré, fait toujours quelque chose. Il faut se laisser pénétrer de l'Esprit de Dieu, lui faire confiance, comme un gosse tient la main de ses parents. Quand on a passé le stade de l'efficacité, – niveau qui nous perturbe tous – et accepté parfois d'être inefficace, il y a le niveau de la foi. (Région PACA)*

*(En Algérie) Il nous est arrivé de nous interroger sur la prière et son efficacité... « Tout ce que vous demanderez, vous l'obtiendrez... » On est resté bien perplexes... Efficacité ? Résultat nul ; au contraire, ça empire... A notre avis, ce n'est pas de ce côté là qu'il faut chercher, sinon l'espérance qui alimente notre prière risque de s'évaporer très vite. En tout cas, son efficacité n'est pas à notre mesure et elle n'est*

*pas forcément là où on l'attend. (Louis FONTUGNE)*

*L'espérance m'invite à une pauvreté réelle, à un dépouillement conscient et libre, qui ne me laisse pas passive. [...] Que veut dire l'échec ? C'est un appel à approfondir mon espérance, et s'il m'arrive de désespérer, rechercher dans la prière à espérer de nouveau. (Marcelle GUILLET)*

*Il y a dans ma foi une déprise de ce qui est trop "de moi". Quand on voyage, on réduit ses bagages à l'essentiel. Il s'agit d'une forme de jeûne qui est désir de vie plus vital que les moyens de survie : la Bible, le silence, l'attention à la vie, la conviction de l'universelle communion et la responsabilité qu'elle implique... (Equipe Asie)*

*L'espérance est un petit rien qui me fait vivre... Elle rejoint l'amour et m'oriente vers un secret capable de m'enflammer. L'espérance est aussi fragile qu'un flocon de neige. [...] L'espérance, c'est aussi risquer le désespoir. (Equipe associée Poitiers)*

### ■ *Ai-je l'espérance ? Quelqu'un me la donne.*

*Va comprendre, Charles... Va comprendre le chemin de chacun. Dieu seul sait si mon chemin, celui des amis, celui des humains est chemin de Vie. Je lui fais confiance.*

*[...] Dieu sait nos chemins, nos étapes, nos avancées, nos refus. Je lui fais confiance pour que l'histoire des hommes ne soit pas vaine ici bas et à jamais.*

*[...] Dieu qui nous a fait libres sait où en est notre liberté par rapport à l'Amour. Je lui fais confiance pour que cette histoire de la liberté se termine par une histoire d'Amour. (Albert MATIS)*

*Ai-je l'espérance ? [...] Au vu de toutes les évolutions qui ne sont pas signes de progrès [...] de tous les ratés... [...] Evanouïs, les lendemains qui chantent, [...] les visions idylliques d'Isaïe, ... l'enfant jouant avec la vipère venimeuse dans une entente parfaite... Mais – est-ce lié à un équilibre biologique ou à un incorrigible optimisme ? – [...] le fait est là : je ne peux me résoudre à accepter l'absurde, que la vie n'ait pas*

*de sens... Je crois de toutes mes forces à ces vieilles valeurs si souvent battues en brèche dans le monde d'aujourd'hui : la Vie, l'Amour, le Respect, la Fidélité, le Partage, le Pardon... En fait, l'espérance, ce n'est pas un rêve, c'est Quelqu'un. Je comprends bien Pierre, quand il disait à son Ami : « A qui irions-nous, Seigneur ? Tu as les paroles de la vie ? » [...] Cheminer avec lui, c'est partir à l'aventure et à la découverte du monde et des hommes, c'est se laisser surprendre, modifier. (Michel PRIGNOT)*

*L'espérance, c'est une Présence. Jésus nous donne une joie que personne ne peut nous enlever. Jésus est quelqu'un qui remet en cause. L'Esprit souffle, on ne sait ni d'où il vient, ni où il va... C'est une réponse de liberté qui nous emmène où nous ne pensions pas. « Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde » (Equipe associée Nord-Ouest Tournaine)*

### ■ *Devant le mal... Au-delà du doute...*

*Je ne pense pas que l'on puisse confondre l'espérance avec un tube de vaseline*

*que l'on appliquerait là où ça fait mal...  
L'espérance ne calme pas la douleur, elle  
ne fait pas fuir la réalité, elle lui fait signe.*  
(Jean-Michel VERSTRAETE)

*L'espérance chrétienne protège du dé-  
couragement : elle nous rappelle l'urgence  
d'agir en nous montrant le visage du Christ  
en tous ceux qui sont opprimés. Elle nous  
dit que l'Esprit de Dieu est à l'œuvre à tra-  
vers les efforts des hommes, et même dans  
leurs échecs apparents, et même dans leur  
péché... Où donc, dit Péguy, la fontaine Es-  
pérance prend-elle tant d'eau pure ? Le  
mystère, c'est qu'elle transforme les sour-  
ces mauvaises en sources d'eau pure !*  
(Gilbert DELANOUE)

*L'espérance accompagne les chemins  
de la foi, de la croix, et de l'humanité avec  
ses valeurs ; la foi est aussi habitée par le  
doute. La foi est un long chemin à prendre,  
avec ses risques et ses engagements. On  
n'est sûr de rien. La foi se nourrit de la  
joie ; elle invite à un certain abandon, à  
une plus grande intensité d'être.* (Marie  
GUERINEAU, Equipe associée Poitiers)

*Assumer le négatif, c'est pour moi,  
aller à contre courant, c'est une marche.  
Devant tous les dégâts actuels, s'engager,  
lutter contre tout ce qui va mal, donner à  
la mort une vie... [...] Voir et marcher,  
accompagner... c'est là que je situe mon  
espérance.* (Andrée SOULARD, équipes  
d'Ivry)

#### ■ *Compassion*

*Au contact des gosses des rues (en  
Tanzanie), je choisis les mots de compas-  
sion et d'offrande pour caractériser le mi-  
nistère que je vis. [...] Que l'un ou l'autre  
s'en sorte, ce sera pour moi l'occasion  
d'une action de grâce. [...] Jésus a aimé les  
enfants. Leur vie, c'est la vie de Dieu sur  
terre. [...] Loin de l'Eglise, et souvent loin  
des hommes, vivent les gosses qui sont les  
préférés de Dieu.* (Arnaud de BOISSIEU)

*(Auprès d'handicapés mentaux :) Je  
suis témoin de paroles et de gestes de mes  
collègues qui expriment leur certitude de  
l'intériorité qu'il y a en chaque personne et  
leur désir de la voir s'exprimer. De cela je*

*ne peux que m'émerveiller : c'est un instant de grâce...* (Maxime de SAINT-PERN)

(A travers l'expérience de l'hospitalisation, longue, et du handicap)...  *finalement, dire aux autres : « Tu existes pour moi ». Je crois que c'est ça qu'on attend de tous. « Si tu es venu me voir, c'est qu'il y a quelque chose qui se passe entre nous ». Laisser également deviner qu'on a besoin des autres pour exister. On n'a pas simplement à donner...* (Bernard TURQUET)

### ■ **Répondre à la Grâce :** **prière et pardon**

*L'espérance de Dieu va plus loin que ce que nous entreprenons. C'est la foi qui nous donne ça. Prier, c'est déjà entrer en espérance.* (Région Nord)

*Le fondement de l'espérance, c'est la confiance dans la grâce et la Parole de Dieu. « Heureux l'homme qui met sa confiance dans le Seigneur, dit le Psaume, il est comme un arbre planté près des eaux. » Elle favorise la confiance en Dieu et dans*

*les autres et combat l'anxiété. « Ceux qui mettent leur espérance dans le Seigneur trouvent des forces nouvelles. » (Isaïe 40, 31) La prière est passage de l'homme à Dieu et de Dieu à l'homme. Dans ce va-et-vient, la prière est chemin d'espérance : espérance puisée dans la méditation de la Bible, des Evangiles, espérance célébrée dans l'eucharistie, sacrement de l'alliance et victoire du Ressuscité, espérance manifestée dans la vie des hommes d'aujourd'hui.* (Paul BRESSOLLETTE)

*Le lien entre pardon et espérance est évident. Avec le pardon, du nouveau ad- vient. Il remet en route de nouvelles rela- tions, des vies nouvelles. Le pardon nous amarre à la mort et à la résurrection du Christ.*

*[...] Il y a la prière, sous ses différen- tes formes, le temps passé à reprendre la Bible : c'est toujours une attitude devant Dieu où la confiance reprend sa place. L'Eucharistie aussi, comme une brèche dans l'existence, nous tend régulièrement vers l'avenir. Répétée, elle ne nous tire pas du monde, mais nous renvoie à la vie, à nos*

*projets, à notre histoire. Jésus n'est pas dans le passé. Il est devant pour être présent maintenant. « Ceci est mon Corps livré pour vous, faites ceci en mémoire de moi. »*

*On est renvoyé sur le terrain avec comme compagnon de route Celui qui se donne, qui donne sa vie entièrement. L'espérance est relancée. (Equipe d'Ivry-sur-Seine)*

## Visions du monde, analyses sociales : notre positionnement chrétien

*L'espérance, c'est cette puissance qui nous rappelle que, dans le monde qui change, il y a de la place pour un autre sens, ou d'autres sens. [...] Qu'il doit y avoir de la place pour se situer autrement, que tout le monde a le droit au sens de sa vie, même les "exclus" ; c'est peut-être par eux que reviendra le changement du sens de cette société... (Jean-Michel VERSTRAETE)*

### ■ *Protestations non désespérées...*

*La société a évolué. Les utopies ont du plomb dans l'aile, pour ne pas dire plus. Le chômage est là, avec toutes ses consé-*

*quences, inutile d'insister. Des maladies nous laissent désarmés et ressuscitent des terreurs moyenâgeuses. Loin de nous d'esquiver de telles questions ! Mais d'autres transformations sont en cours, d'autres évolutions auxquelles il faut aussi prêter attention. [...] Dans le secteur des services marchands, depuis quelques années, nous assistons à un réveil syndical. [...] A la question : « Sommes-nous passés totalement de la construction dans l'espérance à une protestation désespérée », des réponses : Les situations de non-relève, de non-progrès, ne doivent pas nous faire oublier les lieux où les gens réagissent contre*

*l'écrasement. Construction et protestation ne sont pas contradictoires. Tout ce qui tourne aujourd'hui autour de la corruption contribue à la perte de sens. La question du sens n'est pas réservée aux philosophes : elle est liée à des situations vitales.*

*[...] Rassurez-vous, nous n'allons pas à nouveau exhiber les utopies enterrées à la fin des trente glorieuses. Les luttes, quand elles existent dans les services, sont maintenant à raz de terre, pragmatiques, tâtonnantes. Comme le disait un vieux militant : « Nous n'avons plus les clefs de l'avenir. » Nous sommes bien conscients qu'il n'existe aucun rapport "automatique" entre l'espoir et l'espérance ; mais ne tombons pas dans l'excès inverse : ce n'est pas parce qu'une certaine forme d'espérance chrétienne, sans doute trop liée à une forme d'espoir humain, en a pris un coup, qu'il ne faut pas rester attentif aux espoirs humains, même modestes. (Equipe Haute-Savoie)*

*L'économie libérale s'affirme comme le lieu évident du plus grand esclavage des temps modernes... [...] (Devant le démantèlement d'un site d'emploi :) Face à un tel*

*cataclysme, comment assumer le négatif ? L'espérance est à l'œuvre ; elle est liée au désespoir comme son interface : elle est devenue pour moi le désespoir surmonté... et seule la place du petit possible devient l'endroit où je peux encore la crier, la vivre et si possible la transmettre. (Jean-Pierre MARGIER)*

*Dans la présence à ces situations (de la société actuelle), l'espérance, c'est un sursaut de dignité : « On ne veut pas être traités comme des chiens », « Trop, c'est trop » ; « On ne peut pas laisser passer ça »... Dans ce contexte, défendre aux Prud'hommes, assister un licencié, un chômeur, tout cela est source d'espérance, car cela donne un peu d'espoir, un peu de dignité... [...] C'est petit, ce n'est pas toujours de l'action collective, mais c'est travailler pour le Royaume. (Atelier BTP)*

### ■ **Grandeur du petit...**

*Dans l'associatif, se réalise une énorme "solidarité/partage". Mais on en perçoit aussi les limites et les dérives (moyen de se*

*procurer du travail... Détournements financiers...) Face à ces limites, la visée d'un retour à la dignité, comme motivation, est de plus en plus recherchée et cela rejaillit positivement sur la dignité et "l'humanité" des bénévoles... Mais même en ce domaine, on ne sait jamais quand on rejoint le ressort profond qui fait vivre chacun. Dans l'associatif, les responsables ont de plus en plus conscience de la disproportion entre ce qu'ils peuvent faire et la "fracture sociale" qui s'accroît beaucoup plus vite que leur rapiéçage... (Equipes de Gennevilliers)*

*Devant l'ambiguïté des situations quotidiennes, on peut faire quelque chose, mais pas forcément beaucoup ; on ne sait pas trop où ça mènera. Devant ces situations difficiles, il y a l'efficacité, certes précaire, des "petits gestes". Ce n'est pas uniquement "du palliatif", c'est déjà aussi le combat pour la justice. (Région Normandie)*

*Dans cette ambiance défaitiste (au Brésil), on se raccroche à des petits faits, des gens qui luttent, des enfants nés dans*

*des conditions impossibles qui réussissent à s'en sortir...(Pierre LEBOULANGER)*

*Dans les communautés [...] (au Brésil) ça commence par une préoccupation individuelle, qui débouche sur un collectif. Il y a des gens qui vivent des situations sans issue et qui gardent l'espérance. (Jacques PURPAN)*

### ■ Le collectif

*(Au Brésil) Le "religieux" des gens leur donne la résistance. Les gens résistent passivement. Il faut les "alphabétiser" politiquement pour qu'ils organisent une résistance active. Cette résistance se fonde sur la croix. (Jacques HAHUSSEAU)*

*Sur le plan collectif, on ne peut pas dire que les idéologies classiques s'effacent. Depuis décembre 95, on ne peut plus dire comme avant que les engagements classiques s'effacent. Un début de rapport exclus-actifs s'est élaboré. Cf. les défilés "côte à côte" ou "tous ensemble" suivant les lectures... Les forces qui protègent du*

découragement sont toujours liées à des collectifs ou à des courants plus ou moins idéologiques.

[...] Il faudra ou faudrait beaucoup d'autres événements comme décembre 95 en France et en Europe et dans le monde pour imaginer déstabiliser la bête. A ce sujet, notre espoir est minime ; notre espérance est en parallèle... (Equipes de Gennevilliers)

« Le monde n'a plus de sens... » « Je suis sans valeur... » disent de diverses façons les déprimés. Les deux sont liés souvent pour eux. Un pays à deux vitesses... Une situation qui se dégrade pour un grand nombre... La solidarité nous permettra-t-elle d'en sortir ? (Equipe de Clermont-Ferrand)

Par leur formidable révolte, de nombreux français (en déc. 95) ont collectivement exprimé leur refus d'un modèle de société fondé sur le totalitarisme des marchés et la tyrannie de la mondialisation. Ils ont préféré le désordre à l'injustice. C'est de cette espérance que je vis actuellement. [...] Cette grande révolte pourrait peut-être mettre un terme à l'une des périodes les plus réactionnaires de l'histoire contempo-

raine. [...] L'espoir, c'est qu'une protestation unitaire des syndicats et des citoyens des quinze pays de l'Europe fasse avancer l'Europe sociale. (Equipe de Clermont-Ferrand)

Les espoirs humains les plus immédiats : fric, réussite, guérison... nous faisons semblant de ne pas trop nous y associer, surtout s'ils ne sont pas liés à un minimum d'effort (Cf. le loto, les miracles...) ! Les espoirs à plus long terme et plus collectifs : paix, justice, écologie, convivialité... nous les associons davantage à l'espérance : c'est la théologie classique, la ligne syndicale... Teilhard... Cependant, il y a une revalorisation du sujet : nous l'accompagnons à peu près pour affirmer la grandeur de chaque personne en détresse (même si ce sont des affirmations dont la pratique nous est difficile, voire impossible) ; cette revalorisation du sujet, nous la regardons de plus loin lorsqu'elle nous semble enfermer la personne (ex. New age...) (Equipes de Gennevilliers)

J'ai l'impression de revenir au temps de l'Avent : on revient à l'attente d'un

*Messie ; on attend autre chose... J'ai été étonné des répercussions des grèves françaises de Décembre 1995 : c'est sans doute le signal de l'aspiration à ce que quelque chose bouge ici (au Brésil) aussi. (Jacques PURPAN)*

#### ■ *Espérer contre toute espérance*

*Comme missionnaires (au Brésil) on s'est mis au service des pauvres. Actuellement, on a l'impression d'être battus. [...] On est dans une machine qui produit des pauvres. Certains s'en sortent, mais il y a une multiplication des problèmes. [...] Le brio, l'euphorie ancienne des communautés a disparu... (Jacques HAHUSSEAU).*

*J'ai essayé de travailler à transformer la vie (dans les pays en voie de développement). Tout est toujours à recommencer. On peut mettre de l'espoir dans ce travail. Je ne peux pas mettre mon espérance que dans cela, mais l'espérance est dedans. Une amitié, une étincelle d'amour, ne jamais désespérer devant le pire... (Région PACA)*

*On retrouve espoir dans les actions de lutte contre la pauvreté et pour les logements... On "s'éclate" dans les combats qui continuent comme en Décembre 1995, (... quand des alternatives se font jour dans cette société en crise. [...] Toute espérance naît d'un manque, d'un échec, d'une souffrance ; elle naît de nos limites et de nos pauvretés. Elle se concrétise par des projets nombreux et modestes, sans pour autant refuser de plus vastes rivages, "utopies" (des briques nombreuses ne suffisent pas pour construire une maison, il faut aussi un plan d'ensemble). (Région Nord)*

*Je vois peu d'efficacité, peu de réalisations... sur le plan purement humain. Ce monde qui reste entre les mains des hommes est en train de chavirer : à eux de décider de le foutre en l'air ou de prendre des pistes pour l'avenir. Ma place, c'est d'être solidaire, de faire avancer les choses. [...] Si je me situe comme croyant, la foi ne me dit rien sur la réussite de ce monde ; pourtant elle me dit qu'il y a des choses à faire, sinon le monde à venir ne viendra pas. (Atelier BTP)*

*L'histoire donne autant de raisons d'espérer que de désespérer. Même si l'homme exprime de plus en plus la conscience de sa dignité, des droits humains imprescriptibles, le progrès en humanité n'est*

*jamais acquis (Cf. Rwanda, Bosnie, et chez nous, le règne de l'argent). Le regard sur notre histoire oblige à assumer le réel, et à articuler notre espérance avec le réel. (Equipe d'Ivry-sur-Seine)*

### L'espérance des autres et notre espérance

#### ■ *Notre monde, Royaume de Dieu en espérance*

*L'heure de notre condition chrétienne, ce n'est ni le crépuscule, ni le plein midi, c'est celle de l'aurore (Georges HUGUET)*

*« La rencontre avec le Christ évolutif et universel est dans notre vision de foi, le terme vers lequel l'évolution de l'univers est en marche. » (Teilhard de Chardin) Cela nous rappelle le lien intime entre l'univers, les hommes, Dieu, le Christ. On n'a pas pour autant résolu comment vivre les problèmes quotidiens, les drames de l'univers, alors qu'ils sont le lieu de ren-*

*contre du Christ, de Dieu. De par notre foi, nous disons que chaque homme est une composante, un acteur de l'évolution avec le Christ ; l'un sans l'autre n'existe pas. C'est peut-être là que se situe l'espérance chrétienne. (Hélène JOUVIN, équipes d'Ivry)*

*Nous ne sommes qu'à un moment de l'histoire. L'échec, Jésus l'a vécu. Sa mission, d'un Royaume de Dieu sur terre, semblait bien compromise... [...] Malgré tout, il a cru à sa mission confiée par le Père : il a continué à vivre les valeurs du Royaume... [...] Et Il est ressuscité ; ses apôtres se sont mis debout, ont poursuivi*

*sa mission, ont aimé jusqu'à en mourir eux aussi, et le Royaume de Dieu est parmi nous, mais il n'a pas encore... son plein épanouissement... (Claude BOUSSAC, équipes d'Ivry)*

*Jésus a promis à ses disciples d'être avec eux jusqu'à la fin des temps. Et, par Jésus, c'est aussi le Père et l'Esprit qui accompagnent l'humanité dans ses souffrances, ses luttes, pour devenir vraiment humaine. Cette foi en Dieu "engagé avec les hommes" n'est pas pour moi une évidence ; pourtant elle nourrit mon espérance pour l'humanité, pour l'Eglise dont nous sommes. (Anne-Marie NEFF, équipes d'Ivry)*

*Je ne dis pas comme Saint Paul : il y a "la foi, l'espérance et la charité", je dis qu'il y a d'abord l'espérance, profondément chevillée en notre être humain, mais aussi dans toute la nature. [...] L'espérance engendre la foi. On ne croit pas si on n'espère pas. La foi ne fait pas naître l'espérance, c'est le contraire. Elle est naissance des religions. Et l'espérance en une*

*vie et un monde meilleurs, engendre la charité qui est d'abord partage de notre sensibilité, de notre personnalité (l'amour), de notre désir de vivre. Ceci pouvant se traduire évidemment par quelques petits gestes concrets ! (Claude DEGARABY)*

*Au cœur de tout homme, l'Esprit est à l'œuvre : une lumière qui, un jour, peut s'allumer ; un feu qui, un jour, peut s'embraser. Je suis moi-même habitée par cet Amour qui "bannit toute crainte" et qui est source de vie. J'espère parce que je crois en Celui qui a mis au cœur de l'homme une multitude de possibles... [...] Des affirmations, des gestes de Jésus sont [...] des repères : « Il n'éteint pas la mèche qui fume encore » ; « Je suis venu pour qu'ils aient la vie en abondance » ; « Rien n'est impossible à Dieu » (Marcelle GUILLET)*

*Quand on dit : « Les pauvres nous évangélisent » : dans le sous-monde, là où on l'attend le moins, on redécouvre le profond de l'homme, dans les réactions de partage, de disponibilité, de délicatesse. D'où ça vient, ça ? (Pierre LÉBOULANGER)*

*Espérer quand même, croire que dans chaque homme il y a quelque chose de bon, même dans celui qui pourrait vous tuer ! Essayer de rencontrer l'autre au plus profond de lui-même, aller vers ce qu'il y a de plus grand en lui... ! Christiane BARBAUT, équipes d'Ivry)*

*Des signes d'espérance, j'en découvre sur mon chemin. [...] Des faits montrent que l'espérance est vécue au quotidien. [...] Oser risquer, c'est possible. Il se produit en moi et en l'autre un changement. J'essaie de repartir chaque jour avec des yeux neufs. Important : le temps que je prends chaque jour pour la prière apostolique, c'est-à-dire en lien avec la vie. (Equipe associée Poitiers)*

■ ***L'autre et notre attente chrétienne :  
espérer en l'autre...***

*Ce qui fait vivre, c'est ce qui arrive. Aborder l'autre comme celui qui nous arrive : « Dieu était dans ce lieu et je ne le savais pas. » Il y a une conversion à une vie dans la foi qui est comme une soif, une attente,*

*un silence. Il y a le mot de la foi, de sa parole publique, de l'annonce explicite, mais avant, et après, il y a le silence entre les mots. S'il n'y avait pas de silence, il n'y aurait pas de parole... Entrer dans le long chemin de l'homme à l'homme... [...] S'en remettre à la reconnaissance de l'autre... Risquer le refus, risquer la longue attente comme le maître zen devant la muraille... On peut avoir la vue troublée et se croire très loin, alors qu'on est déjà sur le seuil. Les moments lumineux sont surprise et discrétion... (Equipe Asie)*

*Un ami musulman convaincu me disait (en Algérie), à la suite de la mort des moines : « Nous avons tous besoin d'être submergés par la Miséricorde de Dieu. » [...] Ce qui importe, pour la Gloire du Père, c'est que tous les hommes reconnaissent que c'est Sa manière à Lui, Dieu, d'aimer tous les hommes sans exception, et qu'il l'a manifesté en Jésus qui s'est livré lui-même à la mort et que le Père a ressuscité dans l'Esprit. [...] Nous sommes emportés avec eux (les moines) dans une manifestation de notre vocation qui dépasse tout ce que nous avons pu imaginer. Ils vivaient cachés*

*dans leurs montagnes, complètement offerts à leur seigneur et, à cause de Lui, à leurs frères et voisins de Tibhirine. Mais le secret de leur offrande de vie a été rendu public par leur épreuve même. [...] Voici que leur absence puis leur mort devient soudain présence évangélique non seulement pour notre toute petite Eglise d'Algérie, et pour l'Eglise universelle, mais aussi pour tous les croyants en Algérie et pour tous les hommes de bonne volonté. (Dominique LANQUETOT)*

*Nous posons la question de l'espérance des autres, non liée à la Foi ; nous en avons été témoins : spécialement celle des militants (syndicalistes, politiques). (Région PACA)*

*Est-ce que parfois nous ne concevons pas le bonheur des autres à leur place ? De quel droit je me dois de trouver des signes d'espérance chez les autres ? J'ai projeté mes idées sur lui. [...] Ce que je cherche, c'est qu'il change à partir de ce qu'il est et non de ce que je pense de lui. Il est autre que moi. Espérer qu'ils trouvent eux-*

*mêmes leur chemin. L'espérance n'est pas liée au projet que nous avons sur les autres mais à l'acceptation de projets différents. (Région Nord)*

#### ■ Solidarité et différences...

*Je pense que les espérances chrétienne et humaine, qui doivent avoir la même source... ont besoin l'une de l'autre ; la seconde pour ne pas oublier l'homme, la première pour nous relier à Dieu sans lequel l'Espérance n'aurait pour issue que le néant. (Louis PEIGNON)*

*Pour moi, l'espérance, c'était les pauvres. Mais, vivant avec eux, je dis que ce n'est pas suffisant. Il faut aimer Jésus. Les pauvres, ce n'est pas un absolu : ils font partie de ma foi, mais cela doit se prolonger dans un imprévu. (Paco HUIDOBRO)*

*Assumer les espoirs du monde : ne pas rester en dehors... Se compromettre avec eux [...] personnellement, mais aussi en Eglise. Mais assumer sans confondre ni récupérer : ne pas identifier telle ou telle for-*

*me d'espérance historique avec le Royaume de Dieu... Cette distinction sauvegarde la liberté d'engagement et la laïcité elle-même ! Elle fonde un certain pluralisme. "Un certain" car toutes les espérances humaines ne sont pas compatibles avec le Royaume de Dieu ; il y a un discernement à faire. (Gilbert DELANOUE)*

*Je ne désespère pas de l'homme même si sa vie ne va pas dans le sens de ce qui vaut pour moi : « Eux sont comme ça, je suis en désarroi ; je vis avec, sans désespérer pour eux ; je ne désespère pas : rien n'est cassé entre nous. » (Région Nord)*

*On fait le constat : quand on partage pleinement les espoirs humains, il est facile d'y porter l'espérance chrétienne, le discours est normal et simple. Mais quand on parle de désespérance, il en va autrement. Etre à l'unisson d'un vécu positif peut empêcher la distinction et éliminer la spécificité de l'espérance. [...] Nous avons à accepter le paradoxe, les rejets : entraînés dans le dynamisme humain de nos associations, nous restons cependant parfois écar-*

*telés, à distance, en rupture... [...] à cause sûrement d'une conception différente de l'homme... Il s'agit de ne pas faire l'impasse sur le tragique de nos vies. Au cœur des problèmes se trouve le cœur de l'espérance. (Région Nord)*

### ■ Ensemble face à l'épreuve...

*Je ne désespère pas : je ne suis pas seule, même au-delà de l'échec, à témoigner de l'amour à celui qui souffre. Quand je parle d'espérance, je ne parle pas d'attente : l'espérance se situe au-delà de la réussite ou de l'échec. [...] Y aurait-il les espoirs humains et l'espérance Chrétienne, plus pure ? ! Il y a chez les gens quelque chose qui va plus loin que le simple espoir humain. Il faut réfléchir à l'espérance avec eux. (Claude BOUSSAC, équipes d'Ivry)*

*La solidarité dans l'épreuve n'est pas seulement nécessaire pour survivre, elle est aussi un signe du Royaume, elle peut aussi être une source d'espérance et de joie. Elle peut redonner à certains le goût de vivre, de vivre pour quelqu'un. Elle est source d'espérance*

*au-delà de l'échec et de la mort. La solidarité dans la lutte est l'autre pôle nécessaire de notre espérance. Nous croyons que l'amour que nous aurons vécu dans ces solidarités trouvera dans le Royaume la dimension que seul Dieu pourra lui donner.*

*[...] Le but de notre espérance ne se confond pas avec des "lendemains qui chantent", mais les attentes humaines : dignité, justice, liberté, ne peuvent pas lui être étrangères. Et, comme quand on élève des enfants, il faut toujours recommencer, tout en sachant que le résultat final ne nous*

*appartient pas. (Equipes d'Ivry)*

*Malgré les événements éprouvants, désespérants, nous faisons fond sur les capacités humaines. Ce qui fait tenir à la vie est plus fort que les échecs. Devant les situations négatives, une fois qu'on en a porté le poids, il reste la possibilité d'avoir une parole. Devant les situations ambiguës, nos réponses de foi sont ambiguës, mais pas nulles. Une relève : l'eucharistie comme source de pardon et de paix, même devant les choses les plus douloureuses. (Région Normandie)*

## **Des convictions et des questions avec lesquelles nous relisons la Bible**

**■ Non un avenir de sens  
mais la guérison par le Dieu d'Amour**

*Quand Dieu libère des esclaves, nous apprend la Bible, il le fait dans une alliance avec eux. Cette alliance, et la réponse*

*qu'elle suppose, ont structuré une masse, elles en ont fait un peuple. Ce peuple a marché dans le désert, à la fois avec cette conscience d'être le peuple choisi et avec un espoir bien concret, la terre promise. Il est clair que ce chemin au désert n'a rien*

*eu d'un boulevard, qu'il a fallu se résoudre à ce que nous appelons une révision déchirante, puisque globalement, la génération qui était sortie d'Égypte n'est pas entrée en terre promise. Reste que cet espoir les avait bien accompagnés tout au long de la route. (Equipe Haute-Savoie)*

*Nous avons parcouru les textes bibliques [...] de l'exode et de l'exil. Dans la situation de l'exode, il y a une perspective, un horizon (choix de partir... à la recherche d'un pays promis)... L'exode est un exil qui a un sens. Dans le contexte de l'exil, les hébreux sont déracinés, ils subissent une perte et se mettent à rêver des temps anciens. Dans cette situation imposée, écrasante, Jérémie ose des paroles d'espérance. Aujourd'hui, nous entendons souvent la plainte des repères perdus, la crainte d'une société qui n'offre plus de certitudes. Ne s'y joue-t-il pas quelque chose de l'ordre de l'exil ? (Equipe de Chambéry)*

*Humblement, j'ose croire que ces lieux (les banlieues) où le chaos menace la création des premiers jours est notre lieu. [...]*

*...L'histoire de Caïn et d'Abel, ces deux premiers frère en humanité d'une fraternité hypothéquée depuis la racine : « Une bête tapie te convoite, pourras-tu la dominer ? » (Gen. 4, 7) [...] Notre prière reprend forcément aussi l'intercession d'Abraham devant Sodome, ville anti-modèle, cité naufragée... [...] Si le possédé de Gérasa se rencontre en légion chez nous, impossible à enchaîner et flirtant avec la mort, il peut être trouvé, un beau matin « assis, vêtu et dans son bon sens » (Mc 5, 15) hors des tombeaux, j'en suis témoin. (Alain LE NEGRATE)*

*L'espérance ne vise pas un but réalisable dans notre histoire, elle renonce à tous les messianismes, elle se dépossède de la prétention à atteindre un jour une figure définitive de notre histoire. Elle vit d'une Promesse toujours présente qui, dans la figure de Jésus-Christ, dans son mystère pascal, donne à discerner que le péché et les contradictions de notre humanité n'auront pas le dernier mot. L'amour, plus fort que toutes les œuvres de mort que produisent les hommes, est le signe majeur de la Promesse de Dieu et le fruit de son écoute.*

*L'amour révèle à l'homme le sens du désir de bonheur qui l'habite. Dans la foi, l'amour articule le désir à la promesse de Dieu. [...] La foi offre à l'espérance la source inépuisable de l'amour. (Marcel MASSARD)*

### ■ *Espérer quand on ne voit pas...*

*Après quarante ans de ministère durant lesquels je m'étais mis dans la tête que nous referions une Eglise attrayante et que des communautés se referaient, je suis bien obligé de reconnaître que cela ne se fera pas de mon vivant, et que je suis condamné à l'espérance toute nue, non flanquée d'espoirs, sans aboutissement visible même commençant. Mais Saint Paul nous dit que si on voyait le résultat, ce ne serait plus de l'espérance. (Henri du PUYTISON)*

*Vivre l'espérance aujourd'hui (en Algérie), comment ? Saint Paul nous met sur la voie : « Espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec persévérance. » Persévérer donc, dans une attente active, en continuant à vivre pleinement, en travaillant, en agissant, en servant, en tissant*

*des liens, en aimant en actes, en demeurant solidaires...[...] Persévérer dans la foi, en croyant que Dieu est présent dans les événements malgré les apparences, qu'Il n'est pas en dehors du coup, qu'Il est présent dans la passion des hommes avec sa force de Résurrection. [...] Persévérer dans la prière, pas comme un moyen d'obtenir du ciel la réalisation de nos espoirs humains, mais pour les purifier, les convertir, leur donner la véritable dimension d'espérance qui a sa source dans le mystère Pascal. (André ARIBIT)*

*Je ne peux parler d'espérance sans partir [...] des hommes, des femmes, des jeunes d'aujourd'hui, de leurs cris actuels. Je me sens plus proche des psaumes, des cris de détresse ou d'espoir limité que des grandes perspectives eschatologiques. (Equipe de Clermont-Ferrand)*

*« Bienheureux ceux qui pleurent » : le don des larmes, ça veut bien dire quelque chose. L'espérance est fragile. [...] Il n'y a jamais rien d'acquis définitivement. Jésus dit au paralysé : « Marche. » C'est la fra-*

*gilité dans l'équilibre qui fait avancer. [...] La "Shekina", c'est le vide, l'endroit où Dieu réside. On ne met pas la main sur Dieu... (Equipe associée Poitiers)*

**■ Perdre ses rêves,  
accepter l'entrée en Relation gratuite...**

*Dieu et moi : histoire d'une relation... On a envie d'un Dieu qui supprimerait la souffrance, mais Dieu, je ne puis le connaître, Il est Autre. [...] Le risque de la Foi, c'est d'accepter l'écart. Jésus désigne la perfection de notre vocation humaine : répondre à l'appel de Dieu. « L'Esprit.. tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. » [...] Entre le Père et le Fils, un écart : l'Esprit. [...] La foi nous est donnée ; Dieu a l'initiative. [...] L'écart entre Dieu et le monde se joue au niveau de la personne. Là peut se situer l'espérance. (E.R.E.M.)*

*Espérer : une dépossession. Le but de l'espérance chrétienne, c'est quelque chose "qu'on ne voit pas". « Par la foi, Abraham [...] partit, ne sachant où il allait » Hb. 11, 8. Cette dépossession est une cons-*

*tante fondamentale de l'attitude chrétienne. On ne met pas la main sur Dieu ni sur l'autre. On ne peut pas non plus posséder, prouver, autrement que par la foi, la confiance, ce monde totalement réconcilié qu'est l'accomplissement de notre histoire dans le Royaume. C'est l'attitude de Jésus, dont l'espérance a été contestée par l'échec, par le rejet et la condamnation. Il n'a rien renié du Royaume qu'il annonçait et il s'en est remis à son Père. Ce n'est pas une déresponsabilisation. Même s'il ne savait pas où il allait, Abraham est parti... Nous faisons tout pour que nos espoirs humains se concrétisent, mais c'est peut-être dans l'échec que nous pouvons découvrir la source de notre espérance. Cette attitude de dépossession permet de faire l'expérience d'une vraie liberté intérieure. (Equipe d'Ivry-sur-Seine)*

*L'ambiance dans laquelle vit Saint Paul (Romains Ch. 8) ne semble pas euphorique... C'est celle des "souffrances du temps présent", d'une présence du mal qui atteint la création marquée par "l'esclavage de la corruption". A quoi fait-il allusion ? Persé-*

*cution ? Décadence morale ? arbitraire des autorités civiles ? divisions dans l'Eglise ? Maladie ? La source de son espérance, c'est sa foi en l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ mort et ressuscité. « Oui, j'en ai l'assurance, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu... » Et cela lui permet de lire les "gémissements" de la société et même de la création comme des manifestations de l'Esprit qui enfante un autre monde ! (Gilbert DELANOUE)*

■ **L'enfantement du Monde Nouveau**

*Comme prêtre-ouvrier, il m'est tout simple de m'insérer, de me couler dans ce courant d'espérance, ce désir de mieux vivre, d'arriver au bonheur, de lutter contre toutes les forces de malheur et de mort. [...] C'est le contraire d'endoctriner : c'est chercher pas à pas, quelquefois douloureusement, et ceci en collectif, quel est le meilleur chemin pour arriver au bonheur. Quand je lis la Bible, c'est la trame tracée par les prophètes, les psalmistes, les évangélistes, que j'essaie de découvrir. Cela demande réflexion, méditation, prière, continuellement.*

*Bien sûr, cette réalité vécue n'évacue pas l'Eucharistie, au contraire : elle la nourrit, lui donne chair, authentifie le pain et le vin. (Claude DEGARABY)*

*Quand je parle aujourd'hui de l'espérance qui me fait vivre, aussitôt me viennent à l'esprit et au cœur quelques bribes de textes bibliques : « J'ai vu la misère de mon peuple... » ; « Le loup habitera avec l'agneau » ; « Si tu élimines de chez toi le joug... » ; [...] « Vous êtes enfants de Dieu, donc héritiers de Dieu » ; « Je vis une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer... » Mon espérance aujourd'hui : c'est donc ce monde, ces femmes, ces hommes aimés de Dieu, qui luttent avec ténacité pour plus de paix, plus de justice, plus de tolérance. C'est ce monde, ces hommes, ces femmes dont le destin est inouï, indicible, puisqu'ils ont pour héritage la vie même de Dieu. (Louis PEIGNON)*

*Dieu et Jésus-Christ croient en l'homme et ses ressources insoupçonnées (Cf. La Samaritaine). Dieu est présent à un peuple qui se lève. Dieu se révèle à un peuple qui*

*souffre (Exil). Dieu nous crée libres : on n'est pas enfermé dans une idéologie. L'espérance, vue souvent au niveau individuel, s'est exprimée collectivement. Jésus, dans le lieu de la désespérance, la croix, fait surgir la vie. (Le "bon larron". "J'attirerai tout à moi...") (Equipe associée Dunkerque)*

### ■ **La Gloire de Dieu, les Béatitudes...**

*L'espérance, c'est voir la Gloire de Dieu (Rom. 8, 17) : « Héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ, ayant part à ses souffrances, nous aurons part à sa gloire. » [...] C'est un mouvement divin qui s'empare du disciple pauvre et qui crie sa pauvreté avec tous, pour l'emporter ; c'est une œuvre de libération humaine. L'Esprit nous révèle les mystères de Dieu. (Equipe associée Nord-Ouest Tourraine).*

*Le choix de Dieu est celui des Béatitudes. Jésus a épousé ce choix au point d'en faire la ligne de son existence. C'est un choix qui bâtit l'avenir et sauve l'espérance à partir des exclus, des méprisés. [...] Si les Béatitudes renversent le monde, plaçant*

*au premier rang ceux-là mêmes qui de tout temps et partout sont des laissés pour compte et des vaincus, c'est qu'à travers elles, Jésus nous propulse à rejoindre le regard du Tout Autre. (Equipe de Clermont-Ferrand)*

*L'espérance ouvre à la transcendance. Ancrée sur la foi en Jésus-Christ, elle est orientée par l'Évangile : les Béatitudes, le Royaume déjà là et à venir, les appels à la conversion. L'espérance chrétienne est déterminée par la résurrection : Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi n'est-elle pas vaine ? (Région PACA)*

### ■ **Signe de croix : espérer à cause de la résurrection, sans triomphalisme**

*Vaine, morte, serait l'espérance s'il n'y avait le soleil de Pâques après les ténèbres du Vendredi Saint. Tout sert, même ce qui est hideux et repoussant. [...] L'espérance, elle joue là, pour moi. Le rejet des exclus, le racisme, l'indifférence, on ne peut les croiser simplement en détournant la tête. Aussi répugnant que cela puisse paraître, je me dis que cela devrait être un*

"activateur" pour plus de tendresse et de chaleur humaine... (Marguerite GAULET, équipes d'Ivry)

*Le Christ savait que ses actions et ses engagements le mèneraient à la mort. Malgré cela, il a gardé foi en l'homme. Les doutes parfois nous écrasent ; la contemplation de son action nous aide à repartir. Si on se laisse atteindre par la désespérance, jusqu'où aller ? (Equipe associée Frévent)*

*Comme au temps de Jésus, les gens attendent des signes du ciel, qui compensent, qui rassurent... qui sont spectaculaires... Le Christ n'a-t-il pas dérangé ses disciples par sa mort sur la croix ? L'échec de la croix n'a-t-il pas été contresigne par rapport aux attentes de signes religieux ? Quel signe (d'espérance, de foi) posons-nous, comme chrétiens, comme équipe, comme Eglise, pour les temps qui sont les nôtres ? (Equipe de Chambéry)*

*Il y a l'"Ecce Homo" de Saint Jean. Il désigne une figure d'homme avili et défiguré, la victime de la bestialité des violents.*

*Voici la figure de proue du genre "Homo", non pas un être achevé...[...] mais fragile et nu ; il ne s'est pas exercé au combat ; il reflète l'image divine en chaque homme en exhibant la force de l'amour. On a dit de lui aux Ephésiens d'autrefois qu'il a tué la haine... par avance. Il faut y croire, et je commence à comprendre pourquoi les récits de la Passion occupent tant de place dans nos Evangiles. (Alain LE NEGRATE)*

*Pour Jésus, l'espérance va au-delà de la mort. L'espérance à laquelle il nous invite à sa suite passe par l'anéantissement. [...] « La mort ne pouvait pas le retenir en son pouvoir. » (Romains 6, 9) [...] Quand Jésus va au-devant de sa mort, quand il invite à pardonner [...], quand il place l'amour au-dessus de la loi [...], quand il va à l'encontre du sens commun et des usages, il inaugure un monde nouveau, une nouvelle terre, une nouvelle manière d'être homme... [...] Il casse le rythme infernal de la violence. [...] Il introduit dans la vie des êtres la fragilité et la force de l'amour, qui a un effet contagieux et finit par s'imposer, même si pour un temps cette position sem-*

*ble complètement folle et paraît échouer...*  
(Michel PRIGNOT)

■ **Mort-Résurrection du Christ**  
**et « violence historique continuée »**

*Nos références à Jésus-Christ : une foi, risquée certes, dans un homme qui voit le cœur de celui qu'il rencontre, qu'il guérit, dont il ouvre les yeux et l'horizon, qui croit toujours en l'homme et le laisse décider par lui-même. [...] Un homme assassiné par le pouvoir religieux et populaire... Et pourtant, au cœur de l'échec, du désespoir, de la croix, naît l'espérance ; de la négation de tout ce qui fait sa vie surgit le salut. [...] On pourrait prier ainsi : « Ne nous laisse pas succomber au tragique de notre histoire. » L'espérance c'est ce qui fait avancer de la croix à la résurrection.*  
(Région Nord)

*Espérer au pied de la croix, c'est tout simplement être arrimé au réel. Si je n'espère pas à partir des gens qui sont un poids dans ma vie (toxicos, prisonniers...), mon espérance a peu de poids. Quelles que*

*soient les situations d'échec ou de souffrance, il y a toujours un chemin possible, en particulier dans l'amour de celui qui souffre, dans la solidarité devant l'échec. Le monde n'est pas irrécupérable...(Equipe d'Ivry-sur-Seine)*

*En plus de notre in-espérance politique mondiale (qui se heurte à une théologie "Teilhard"), nous connaissons des situations où nous sommes totalement démunis, [...] où la vie ne consiste que dans l'effort pour faire surface... [...] Alors nos accrochages idéologico-théologiques varient : Le registre de la prière : se tenir "en présence" à un moment de partage impossible : « Je ne vous laisserai pas orphelins... » mais orphelins quand même... Des images d'Évangile : « Père pourquoi m'as-tu abandonné ? » Rachel, qui n'est pas consolée : « Ils ne sont plus... » Judas : « Il aurait mieux valu pour lui qu'il ne soit pas né... » La profondeur du mystère de la croix et du sentiment d'abandon, et de la descente aux enfers : Jésus était-il encore croyant dans cet abandon ? Certains ne vivent-ils pas dans la durée cet abandon ?*

*L'actualité de Job : Il ne s'agit pas d'espérer, il s'agit de ne pas désespérer... La dernière trace, dans Jean, c'est le cri... à Quelqu'un... La force du « Seigneur prends pitié... » Face au tragique dans le monde "à l'ombre de la mort", le mot pitié comporte un message d'amour... Comment s'y tenir sans l'habiller trop vite de parole... (Equipes de Gennevilliers)*

*Dans la vie, lorsqu'on est arrivé au-delà du supportable, il y a comme la révélation d'une présence de survie, de confiance, ineffable et ténue, transcendante, comme une confiance qui appelle à vivre, à continuer au-delà des possibilités humaines. Elle se révèle lorsque tous les espoirs humains sont déçus et que la désespérance doit logiquement mener à l'anéantissement. Elle est là, au-delà de toute logique humaine et révèle l'indéfectible accompagnement du divin qui protège et soutient encore, alors que nous avons perdu tout espoir... Elle est espérance et non plus espoir car elle est révélation de Dieu à l'intime de la conscience humaine qui a tout perdu. C'est Jésus sur la croix, alors que*

*tout l'a abandonné : il a quand même cette prière de reproche pour Dieu « Eli, Eli, lama sabachtani ». C'est bien que son espérance est intacte. (Equipe associée Nord-Ouest Torraine)*

*Même quand on bute, quand on a l'impression que rien n'avance, devant la mort même, il nous faut espérer. Notre espérance chrétienne doit nous permettre d'assumer nos échecs. [...] Elle passe par la croix, par l'amour gratuit et inefficace. « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Dieu est fidèle. [...] L'espérance n'est pas liée à la réussite. L'espérance de Marie : [...] elle ne comprend certainement pas l'ampleur de l'événement auquel elle participe, mais elle a confiance, elle espère. [...] L'espérance nous réserve bien des surprises, Cf. Matthieu XXV : « Quand t'avons-nous vu ? » (Atelier BTP)*

*Quand il nous faut passer par l'épreuve, l'espérance, c'est la certitude que nous vivons un passage de la mort à la vie, et que nous pouvons renaître autrement. (Equipe associée Nord-Ouest Torraine)*

*Souvent on ne voit plus clair, même dans la foi. C'est le nœud du tragique, comme Jésus rejeté de tous, et même dans le doute (pourquoi m'as-tu abandonné ?) et c'est là que ça redémarre. Pour nous, parfois, il n'y a rien du tout, or c'est là que peut*

*s'ancrer l'espérance, dans ce tragique de notre existence. Thérèse de Lisieux, dans sa non-foi apparente a compris les gens qui vivaient sans la foi... Partager le sort de ceux qui n'ont pas d'espérance... (Région Nord)*

## Espérance et Eglise

### ■ Urgence d'une fidélité à l'espérance

*Peut-il y avoir une espérance collective dans l'Eglise ? Quels sont les lieux de partage de l'Espérance collective dans l'Eglise ? (Equipe associée Dunkerque)*

*Lorsqu'on veut nous convaincre que l'Eglise est un don, un mystère entièrement reçu, que nous n'avons pas à réinventer, [...] on veut cacher les réalités humaines et historiques, faire taire ceux qui admirent, dans la logique de l'Incarnation, que l'Eglise soit tissée de manière inextricable*

*de divin et d'humain... [...] Les hommes que nous côtoyons recherchent continuellement, toujours insatisfaits, mus par l'espérance. Ne nous étonnons donc pas si nos Eglises se vident là où l'on assène le "donné-révéle" [...] comme bloquant toute recherche personnelle. Certains vont alors vers les sectes, d'autres vers d'autres religions, qui parlent davantage de bonheur, de joie, et non de sacrifices. (Claude DEGARABY)*

*Notre "grande famille", l'Eglise... Comment parler d'espérance si la priorité*

*de l'Eglise ne va pas aux plus pauvres ? Ou si certains "bons" chrétiens vivent en sens inverse de l'Evangile ? Comment parler d'espérance dans une Eglise désespérée (et même désespérante) ? Pourtant l'espérance est à vivre en Eglise ; elle en est le lieu et la voie privilégiée. (Région Nord)*

*L'Eglise catholique a une place dans la société (brésilienne) très différente de ce qu'on voit en Europe. C'est sans doute un des fruits de trente ans d'action continue de la Conférence Nationale des Evêques Brésiliens. [...]*

*L'attente du règne de Dieu, ici, ce n'est pas un rêve. C'est une aspiration profonde qui s'exprime dans des formules liturgiques. Au début des célébrations, on se dit pourquoi on célèbre et les gens répondent avec des choses très concrètes... (Jacques PURPAN)*

*Espérance pour l'Eglise elle-même, en vue du Royaume : celle de pouvoir demeurer sur cette terre (d'Algérie), de continuer à y vivre ses solidarités, ses liens d'amitié noués dans l'épreuve et la confiance mutuelle.[...]*

*Espérance d'être aujourd'hui mieux qu'hier perçue et accueillie pour ce qu'elle est vraiment, et non comme aliénante, étrangère, antagoniste... (André ARIBIT)*

*Mon espérance est aussi qu'ils découvrent (les usagers et volontaires de AIDES) que l'Eglise n'a pas que ce visage qui juge, que son visage est à facettes multiples et qu'ils sont de plus en plus nombreux, ceux et celles qui s'ouvrent et se remettent en cause. (Abel BOUSSEAU)*

#### ■ Sacrement de l'Espérance

*Je ne peux pas faire dépendre l'espérance de moi-même. Foi et espérance ne sont pas tout de moi. Je suis redevable d'une communauté. [...]*

*A la Toussaint, en Eglise, on fait un acte d'espérance extraordinaire : on fête des vivants !... à travers la complexité des textes de l'Ecriture : le mélange temps, espace, éternité... (Région PACA)*

*L'Eglise, dans ses serviteurs, continue à vivre une passion. Le langage offi-*

*ciel de l'Eglise ne respire pas l'espérance ; il enferme dans un cadre trop rigide : avec Jésus, il y a de l'espérance parce qu'il ouvre un chemin par ses souffrances partagées. Dans le mystère pascal de la Passion, il y a une espérance. Le mystère d'enfouissement (témoignage des moines de Tibhirine) est porteur d'évangélisation et donc d'espérance du Royaume qui vient. Concrètement, les situations de pauvreté dans l'Eglise sont à vivre dans l'espérance : de la mort naît la vie. (Equipe associée Nord-Ouest Tourraine)*

*Il y a un visage d'Eglise qui nous dépasse individuellement. Une Eglise espace de liberté, lieu de fraternité réelle, "famille", attire des catéchumènes. [...]*

*Vie et parole sont convoquées aujourd'hui à rendre compte de notre espérance. Il y a quelques années, on insistait trop exclusivement sur la vie, l'engagement. La parole a pris plus de place aujourd'hui.*

*Explicitement, la liturgie proclame notre espérance. Elle peut même apparaître*

*délirante, sous certaines formes d'expression ! « Ces propos leur parurent déli-rants », lit-on à propos des apôtres et des femmes, en Luc. De même le sacrement de réconciliation utilise une parole forte : « Je te pardonne tes péchés, au nom du Père. » Ce n'est pas banal. (Equipe d'Ivry-sur-Seine)*

*C'est désormais à l'échelle planétaire que je vis en tant que citoyen, homme politique, en tant que chrétien, pour ne pas dire en tant que prêtre : une médiation... un guetteur. Un texte du Bréviaire inspire ma prière et ma vision prophétique : « Eglise de toujours, aux écoutes du monde, entends-tu bouillonner les forces de l'histoire ? [...] Eglise de toujours au service du monde, enracine la foi au creux de nos détresses, dégage de ses liens cet espoir qui tressaille. [...] Eglise de toujours, Evangile du monde, affranchis de la peur la terre qui enfante, baptise dans l'Esprit l'éclosion de son germe, [...] emporte notre histoire vers son terme. » (François LE MEUR)*

\* \* \*

(En Asie) *Nous souvenant des paroles de Jésus : « Une fois élevé de terre j'attirerai tous les hommes à moi » [...], évoquant aussi la parole du prophète Isaïe : « Elargis l'espace de ta tente » [...] et les paroles de l'apôtre Jean : « Le verbe était la lumière véritable qui éclaire tout homme », et Saint Paul : « C'est en raison de la miséricorde de Dieu que les nations peuvent lui rendre gloire », redisant enfin la prière de*

*l'Eglise : « Dieu qui as envoyé ton ange au centurion Corneille pour lui montrer le bon chemin, donne-nous de travailler au salut du monde ; qu'avec l'humanité toute entière, en communion avec ton Eglise, nous parvenions jusqu'à toi » : notre souhait ardent est que, de plus en plus, soient donnés au monde des signes, aidant les hommes à croire en l'amour universel et sans limite du Christ. (Jean de MIRIBEL)*

# Comment espérer sur une terre étrangère

Jean BIEHLER

prêtre de la Mission de France

*Ce parcours d'approfondissement regroupe diverses réflexions produites à l'occasion de rencontres régionales sur le thème de la "recherche commune". Il comporte deux parties complémentaires, dont la seconde paraîtra dans le numéro suivant.*

## 1<sup>ère</sup> partie : APORIES D'ESPERANCE

Nous essayons de réfléchir à partir des situations sociales, économiques, politiques difficiles qui font l'objet de nos préoccupations et qui, en tant que telles, remontent massivement dans nos échanges. Souvent nous exprimons des impasses ; mais nous relevons que cependant, il y a des chemins,

même détournés, quelquefois des petits sentiers, et que l'on passe, malgré tout... Nous partageons également notre étonnement et notre joie devant ces passages auxquels nous assistons ou participons, qui pour nous, révèlent quelque chose de l'inattendu de Dieu au cœur de notre monde.

## 1. - "Habiter" le monde comme chrétiens...

Rien de ce qui est humain ne nous est étranger... C'est ce que nous rappelle d'emblée *Gaudium et spes* (l'espérance) : *Etroite solidarité de l'Eglise avec l'ensemble de la famille humaine : Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur. [...] La communauté des chrétiens se reconnaît réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire.*<sup>1</sup>

Pourtant, il importe pour entrer dans la question de l'espérance, de nous interroger avant tout sur notre situation particulière : le chrétien est totalement "de ce monde", mais sans être "du monde". Il n'est pas inutile de situer pour commencer ce rapport au monde, cet "habiter" particulier pour, de là,

essayer de préciser ensuite la "lucidité" étonnante et étonnée à laquelle nous sommes appelés dans notre histoire personnelle et collective, "lucidité" de notre espérance...

### 1) "Paroissiens" de passage...

Il y a un mot qu'utilise la tradition pour dire l'"habiter" des chrétiens dans le monde : Ils sont "*paroïkountes*"... Etre *par/oikos* c'est faire partie d'une *par/oikia*... On reconnaîtra notre mot actuel de "*Paroisse*"...

Le verbe *paroikein* signifie "habiter auprès" ou "vivre au milieu", en grec classique. C'est aussi un des mots que la Septante utilise pour traduire *ger* (hébreu), qui est le mot qui concerne en particulier Abraham (Gen. 12, 10 ; 15, 13 ; 20, 1 ; 21, 23, 34 ; 23, 4), Abraham qui n'est pas chez lui, qui "habite auprès" des autochtones : mais il y est comme un étranger, tout au plus comme un hôte. Mais il n'en n'est pas moins vrai qu'il est là, à côté, au milieu même des

1.- Concile œcuménique Vatican II, Centurion, p. 209.

autres, mais autrement, à un autre titre...

*Paroikos* désigne l'"étranger domicilié", par opposition au citoyen<sup>2</sup> dans la langue profane et notamment juridique (par opposition à *Katoikos*), situation fréquente d'une certaine catégorie d'habitants des cités de l'empire. S'emparant des résonances bibliques de *ger*, *paroikos* désigne le croyant comme un nomade, nulle part installé. Le terme sert alors à rappeler que, même organisée dans une ville, l'Eglise locale reste caractérisée par une note d'exil, de provisoire, de nomadisme : l'Eglise n'est pas simplement installée dans les villes d'ici-bas, même si elle y séjourne. Et bientôt, au lieu de dire "l'Eglise séjournant

(*paroikousa*) à tel endroit", on parlera de la *paroikia* de tel endroit ; le latin transcrira "*parochia*" ce qui, en français, a donné "paroisse"...

## 2) Une "condition aventurée"...

Le point de vue des premiers chrétiens au milieu de leur monde est particulièrement bien exprimé dans les chapitres 5 et 6 de la lettre à **Diognète**.<sup>3</sup>

*Le genre de vie des chrétiens n'a rien de singulier... Rien ne les distingue... (V, 2)*

*Ils résident chacun dans sa propre patrie comme des étrangers domiciliés...*

*Toute terre étrangère leur est une patrie, et*

2.- Les écrits des Pères apostoliques, Cerf, p. 476-8 : "Naissance d'un vocabulaire chrétien", "*paroisse*". L'usage de ce terme est fréquent dans les lettres Néotestamentaires : Cf. La 1<sup>ère</sup> de Pierre (que nous retrouverons dans notre 2<sup>e</sup> partie) mais aussi la Lettre aux Hébreux (précisément au sujet d'Abraham). Cf. aussi Actes 7, 6, 29 ; 1 Pi 2, 11 et les occurrences de "*séjour sur la terre*" comme Ac 13, 17 ; 1 Pi 1, 17... Dans la littérature patristique aussi : par ex. Clément de Rome, Epître aux Corinthiens, Introduction (*L'Eglise de Dieu qui séjourne à Rome, à Corinthe...*) Ibid. p. 59, ou : Le Pasteur d'Herma 50, 1. Ibid. p. 365. Egalement : Eusèbe de Césarée, Histoire ecclésiastique, V, 1, 3 (*Les serviteurs du Christ qui pèrègrinent à Vienne et à Lyon en Gaule...*) + note 3 p. 6 (in : Sources Chrétiennes n° 41).

3.- Cf. Sources Chrétiennes n° 33, p. 63-67. Ainsi que le commentaire de Marrou p. 134 sv. qui insiste sur les consonances profondément évangéliques et néo testamentaires (pauliniennes) du thème, et en particulier en Corinthiens (Cf. I, 4, 10 ; II, 6, 9) Cf. aussi LAC n° 171, "Sources".

*toute patrie une terre étrangère... (V, 5)*

Il ne fait donc pas de doute que les chrétiens sont bien dans le monde... et comme tout le monde. Ils n'échappent pas à ses déterminations et à ses contraintes. Et pourtant il y a une différence fondamentale. Les consonnances sont pauliniennes. *Ils vivent dans la chair mais pas selon la chair... Ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel.* Il y a chez les chrétiens une autre citoyenneté, quelque chose d'"invisible"...<sup>4</sup>

Mais l'*A Diognète* n'insiste pas seulement ici sur la différence invisible des chrétiens dans le monde, sur le fait qu'ils sont quelque part hors d'atteinte de tout ce qui du monde les atteint pourtant : à cause même de cette différence, de ce qui s'y expérimente en termes de foi, d'appel à la mission, un chrétien n'a pas le droit de "désertier" le monde. *Si noble est le poste que Dieu leur a désigné qu'il ne leur est pas permis de désertier.* (VI, 10)

C'est ici la phrase de conclusion de toute une démonstration qui se base sur des distinctions, désuètes pour nous aujourd'hui, mais dont la conclusion n'en reste pas moins valable et même essentielle : de même que, dans le corps, l'âme a un rôle d'animation invisible et essentiel, de même le chrétien, non seulement est intimement lié au monde dont il diffère, mais encore a à y jouer un rôle positif et moteur. H. I. Marrou commente : ... *Il n'y a pas simplement juxtaposition antinomique du monde et des chrétiens, de l'apparence et de la réalité invisible, mais bien synthèse entre immanence et transcendance, rapport étroit, interaction entre les deux plans. Le monde n'est pas seulement pour le chrétien le lieu des fausses valeurs, il est aussi un instrument au service de l'acquisition des vraies. [...] Les chrétiens ont un rôle positif à y jouer : c'est là ce qui donne toute son ampleur au "mystère", chrétien, à la merveilleuse "disposition" de leur société*

4.- Cela nous renvoie à notre point suivant : "luc-idité", ce regard différent qui permet d'espérer, où nous nous référons à un passage de II Corinthiens également très proche de l'inspiration de *A Diognète*.

*spirituelle.*<sup>5</sup>

L'équilibre de la situation du chrétien dans le monde, tel que la communauté primitive l'a perçu avec cette acuité particulière, est certes constamment rompu dans un sens ou dans l'autre, suivant le contexte historique et idéologique. Mais la question de cet équilibre réapparaît néanmoins de manière récurrente aux moments clefs de l'histoire de l'Eglise vivant sa mission.

Ainsi Albert Béguin retrouve les accents de *A Diognète* à propos des prêtres ouvriers, au moment de leur interdiction en 1954 : *Le prêtre qui vient vivre en milieu ouvrier n'y va pas en estafette de je ne sais quelle manœuvre de détournement ou de sape. Il y va assumer une condition de vie, à la fois parce qu'elle est celle des plus souffrants des hommes et parce que les vertus naturelles qui s'y développent sont né-*

*cessairement pour le chrétien des vertus capables, par leur authenticité même, d'être comprises surnaturellement. Mais il y va aussi, c'est évident, comme un étranger. Quel que soit son espoir de "se naturaliser" ouvrier il sait, au départ, que sa foi et son sacerdoce le font porteur d'espérances ou d'intentions qui, elles, ne peuvent naître spontanément et dont il est le témoin, d'abord suspect, comme un hors-venu. A lui d'obtenir qu'on le reconnaisse pour un frère loyal [...] et aussi pour un homme autorisé à vivre selon des exigences spirituelles... [...] Cette condition aventureuse, plus manifeste qu'ailleurs dans l'entreprise audacieuse du prêtre-ouvrier, n'est pas autre chose que la condition du chrétien dans le monde, toujours plus ou moins scandaleux, parce que toujours voué à une exigence qui n'est pas de ce monde.*<sup>6</sup>

5.- Ibid. p. 136, 7. Il faudrait remarquer en outre qu'on a peut-être affaire ici à l'expression d'une véritable "laïcité" chrétienne, par opposition à un monde païen qui, lui, baigne dans le religieux englobant et totalisant : ce n'est pas les dieux ni un dieu, ce n'est même pas Dieu qui "anime" le monde : c'est la responsabilité des hommes, dont les chrétiens.

6.- Albert Béguin, Les prêtres-ouvriers et l'espérance des pauvres, Esprit, Mars 1954, p. 327, 8.

### 3) *L'heure de vérité*

Habiter en Algérie de nos jours, pour un chrétien, pour un homme d'Eglise, rend particulièrement "lucide" quant au poids de l'engagement historique, poids d'éternité. Henri Teissier écrit<sup>7</sup> : *Nous savons qu'il n'y a de service de l'Evangile sans que l'on accepte par avance les oppositions du "monde" et, avec la grâce de Dieu, nous avons assumé ces oppositions dans une grande souffrance, mais aussi dans la foi, l'espérance et la sérénité.* Et il n'est pas indifférent qu'il conclue ainsi : *Il y a donc une identité chrétienne spécifique. Elle nous distingue et nous désigne comme "autres". Il nous faut donc accepter de vivre dans cette forme de faiblesse qu'est notre identité religieuse "étrangère". Le Royaume de Dieu ne peut se trouver ailleurs que là où le Christ, passant par la passion et la crucifixion, nous conduit à la*

*Résurrection. La "théologie missionnaire du Royaume" ne nous dispense pas de cette "épreuve de la mission" qui vient de notre nécessaire référence au Christ et au Don de Dieu en Christ.*

La question de l'espérance du chrétien devient ainsi la question de l'éternité dans le temps, éternité dont nous sommes en quelque sorte responsables (question augustinienne chère à H. I. Marrou). Pierre Claverie écrivait au même moment, quelques mois avant son assassinat<sup>8</sup> : *En toute vie, il y a des heures où les choix révèlent ce que nous portons en nous et ce que nous sommes. Ce sont généralement des heures sombres. [...] Le masque tombe, la vérité jaillit, la réalité fait exploser le décor qui la cachait. Ce sont des temps de violence, de désarroi : crises et ruptures entraînent de véritables morts. Si loin et si longtemps que nous ayons fui, nous serons amenés à cette "heure de vérité".*

7.- Henri Teissier : La mission dans la faiblesse et la manifestation du Règne de Dieu, Constantine, 18 Avril 1996.

8.- Pierre Claverie : Vivre et mourir... Editorial de Le Lien, Diocèse d'Oran, n° 240, Mars 1996.

Et Pierre Claverie se réfère à la figure du Christ : *Cette "heure" scellait l'ensemble de son existence du sceau de la vérité et de la fidélité. Elle révélait sa "Gloire" (comme l'écrit Saint Jean), c'est-à-dire son poids d'authenticité.*

Déjà Madeleine Delbrêl ne cessait de le marteler : *Si le rôle de l'espérance concerne la vie éternelle, elle la concerne dès le temps et dans le temps. Son rôle n'est pas de nous faire prendre patience, sur une terre où nous attendrions une éternité tenue en réserve par-delà la mort. Même quand elle vise l'éternité, l'espérance chrétienne espère le présent... [...] L'espérance, dans notre vie intérieure, a une activité et une efficacité prodigieuses. Elle nous permet, dans la poussière de luttes, d'efforts, de labeurs infimes, de transformer les circonstances et événements de notre vie en événements éternels.*<sup>9</sup>

---

9.- Nous autres, gens des rues, Seuil, p. 248. Cf. aussi p. 225 : *La foi est chargée de nous faire accomplir, dans le temps, de l'éternel. Elle est chargée de nous faire agir sur les épisodes de nos histoires, de notre histoire, pour faire, avec chacun de ces épisodes passagers, un événement éternel ; la foi, c'est l'engagement temporel de la charité de Dieu, c'est l'engagement de la vie éternelle dans le temps.*

## **2. - "Lucidité"**

Au sens courant, être lucide devant les obstacles, c'est ce que nous sommes sans doute : dans ce que nous partageons entre nous, il nous arrive de rappeler longuement ces obstacles...

Sans doute ne faut-il pas sous-estimer les difficultés... Il ne faut surtout pas croire qu'il y a une solution "chrétienne" spécifique, qui se jouerait en dehors des contraintes qui sont celles de notre monde... Il n'y a pas de "théorie" chrétienne pour s'en sortir mieux...

Mais dans "lucidité", il y a "lux", lumière...

Au point où en est notre question par rapport à l'espérance, il faut une "lucidité" toute particulière : à la fois une vision claire et pourtant une vision "non-théorique". La "théoria" c'est, étymologiquement, ce qu'on voit ! Il s'agit pour nous, au contraire,

de nous ouvrir à cette clarté, à cette lumière reçue de la Bible, des Evangiles, qui n'est pas une "connaissance" : elle nous fait voir les choses autrement, elle change notre regard... Il s'agit de regarder autrement les choses, en profondeur... "Voir l'invisible" comme disait J. Lœw... (encore que cette expression elle-même demeure ambiguë car ce qu'il faut "voir", ce qu'il nous est donné de voir de manière "lucide" – autrement qu'à la manière du monde – l'"invisible", ce n'est pas ce qui est au bout du chemin où nous tâtonnons, un but clair, une réalisation, c'est simplement le chemin, la nature du chemin, la qualité du chemin...).

Nous sommes appelés à une lucidité toute particulière à ce qui se produit en chemin. On ne sait pas où ça mène a priori. La "lucidité" du chrétien n'est pas un savoir supplémentaire dont il disposerait, provenant d'on ne sait quel "arrière-monde"...

Poser cela n'est pas sans conséquences sur nos "apories" d'espérance. Nous posons malheureusement souvent le problème en termes de "*Holzwege*" comme dirait Heidegger : des "chemins qui ne mènent nulle

part" ! Mais voici que nous sommes invités à "voir alors qu'on ne voit pas" ! Ce paradoxe est celui-même de l'espérance chrétienne :

Ne pas buter alors qu'on bute... Passer l'"aporie"...

Certes, il y a "scandale", difficulté de croire. Mais peut-être que le scandale est moins dans les obstacles du monde en tant que tels, que nous n'ignorons pas, que dans une certaine façon de vouloir être lucides : poser toujours la question du sens, du but, du bout du chemin, cela ne nous écarte-t-il de la sensibilité au chemin ? Demeurer prisonnier d'un rapport au sens propre à notre occident ainsi "orienté", ne serait-ce pas "pécher contre l'Esprit" ? C'est une question centrale pour notre espérance. "Malheur à celui par qui le scandale arrive..."

Trois textes bibliques, parmi bien d'autres possibles, vont nous permettre de fonder notre recherche :

L'un sur la question du "sens" de notre marche sur la terre.

L'autre sur le dépassement des butées tel que le chrétien en fait l'expérience à partir de cette lumière nouvelle.

Le troisième enfin sur la "sensibilité" au chemin, à laquelle il nous faudra en définitive nous convertir.

### *1) Le "Serpent d'airain" (Nombres 21, 4-9)*

Avant d'être une expérience spécifiquement chrétienne, la "lucidité" de l'espérance est déjà ce dont le peuple de Dieu doit faire un apprentissage nouveau dans son histoire. Apprentissage difficile, car l'expérience de la fidélité de ce Dieu va toujours de pair avec la tentation "messianique" de la puissance dans la réalisation historique de ce peuple. C'est dans l'adversité de l'exil que les choses sont les plus claires. L'exil est un exode qui n'a pas de sens, a-t-on pu dire.<sup>10</sup> Mais même dans les épisodes d'une histoire apparemment orientée, l'appel à s'ouvrir à une autre dimension de la

Transcendance est clair. C'est ce que nous voulons pointer à travers ce passage. Nous en soulignons les principales étapes<sup>11</sup> :

- Il y a problème : crise, marasme, quelque chose qui ne va pas, dans le peuple en plein désert, comme une maladie : il est désorienté, il ne mange plus ce qu'on lui donne, veut autre chose...

- Le marasme vient d'une indétermination : tout ça, ça mène à quoi ? Pourquoi être parti, pourquoi s'être mis en route, avoir mouillé sa chemise, avoir pris des risques ? Le peuple reproche au prophète, à Moïse, de n'être qu'un aventurier ; il ne veut pas l'aventure pour l'aventure, il veut savoir où il va, il demande des comptes...

Fondamentalement, cette indétermination, ce malaise vient du fait que le peuple imagine, un peu "théoriquement", puisque précisément il ne voit pas le bout du chemin, qu'il pourrait bien mourir dans cette aventure... Il n'est pas possible que le Dieu fidèle dans l'histoire puisse conduire à une aventure dont on ne voit pas l'issue !

10.- Henry Mottu, Espérance et lucidité, in *Initiation à la pratique de la théologie*, IV, p. 318 sv.

11.- Notre lecture dépend en partie de J. Calloud, in "Guérir", Centre Théologique de Meylan, p. 53 sv.

Le peuple croit que c'est la mort, ça !

Cette angoisse incoercible vient de l'idéalisation du passé comme du futur ! C'était mieux en Egypte ; et puis on nous avait dit qu'on devait aller vers un pays où coule le lait et le miel (et on a pris ses désirs pour des "réalités" et on se désespère puisque l'objet semble moins, si peu assuré...).

• Alors Dieu envoie les serpents : la mort concrète ; le "grand" peuple en est mordu, atteint dans ses "idées" de grandeur, il en meurt... A noter que ce n'est pas là une punition ! C'est, paradoxalement, la première partie du remède, certes un remède radical ! Le peuple maintenant bute vraiment sur quelque chose. Il meurt dans ses illusions, dans ses blocages imaginaires.

• Enfin, si on bute, – et comment ! – ... sur la mort, c'est toutefois sans être anéanti : c'est le deuxième don de Dieu : l'ordre de regarder le mal en face, lucidement, de le regarder comme ce qu'il est et, de là, avoir la possibilité de s'en libérer ; c'est le symbolique serpent d'airain.

Dans cet épisode, il apparaît que le peuple est rappelé à la lucidité : pas d'imaginaire d'un absolu, perdu dans le passé, ni

surtout hypostasié dans le futur : l'essentiel est le chemin à faire, la confiance faite maintenant... (confiance, c'est-à-dire aussi se laisser conduire à voir ce qui ne se voit pas, d'où l'importance du serpent d'airain à regarder, du symbolique pour guérir de l'imaginaire...).

Il y a donc une lucidité pour le chemin, une vision, au cœur des difficultés présentes, de "la Gloire"...

## *2) Saint Paul : deuxième épître aux Corinthiens, 4,3 à 5,2.*

Au chapitre 4, verset 8, nous trouvons l'expression : "*aporoumenoi, all ouk exaporouménoi*". Nous relevons trois essais de traduction significatifs : La TOB :  *dans des impasses, nous arrivons à passer ;* Segond : *désemparés mais non désespérés ;* La Bible de Jérusalem :  *ne sachant qu'espérer, mais non désespérés"...*

Il apparaît ainsi de manière immédiate :  
- qu'on bute sans buter... qu'on "passe"... (TOB)  
- qu'espérer ne dépend pas de CE qu'on espère ; on espère (ou plutôt on n'est pas désespéré) sans savoir... (BJ).

D'autres aspects sont éclairants pour notre question :

- le contexte : *l'illumination de d'Evangile* (v. 4). *La lumière qui brille au milieu des ténèbres* (v. 6). Il s'agit donc bien d'une lumière qui diffère des *ténèbres* de ce monde (*Notre Evangile demeure voilé pour ceux qui se perdent, dont le dieu de ce monde a aveuglé l'intelligence pour qu'ils ne perçoivent pas l'illumination de l'Evangile de la Gloire du Christ...*).

En tout cas, il y a un éclairage qui transforme les impasses en chemins, éclairage proposé au monde, qu'il refuse souvent... qui permet de résister (*non écrasés, non achevés*), de "passer" (avec toute la connotation pascalienne du terme). Par ailleurs, il est remarquable que rien d'autre n'est mis en lumière que le passage lui-même, en tant que passage possible, aussi, pour nous. Tout se passe comme si la revendication de la différence (par rapport aux ténèbres du "monde") fonctionnait comme la simple indication du mystère de ce passage, invisible.

- Cet éclairage est présenté comme l'éclairage de *l'éternel* par rapport au *provisoire* (v. 18), de *ce qui ne se voit pas* par

rapport à *ce qui se voit* (v. 18), de ce qui a du *poids*, (la *Kabod* des hébreux, la *Gloire*) par rapport à ce qui est qualifié de *léger* dans le *moment* : la *détresse*.

Et si nous oublions ici notre lecture habituelle de l'"éternel" comme renvoi dans un futur eschatologique, pour prêter attention à ce qui, dans notre histoire, a du "poids", de la "gloire" ? Est si c'était d'abord une question de voir autrement... La possibilité d'un autre éclairage : d'une certaine perception du poids d'éternité de l'instant, de l'instant difficile aussi, une intuition de la "Gloire" au milieu de notre temps, même troublé ?

Ceci, nous dit le texte de Saint Paul – avec les accents de l'*A Diognète* –, est le fait de *l'homme intérieur qui se renouvelle de jour en jour* même si *l'homme extérieur va vers sa ruine...* (v. 16)

- Qu'est-ce qui illumine malgré tout, qu'est ce qui permet d'avancer alors qu'on bute, etc.. Qu'est ce qui fait qu'un chemin d'espérance reste ouvert ? Il est remarquable que c'est précisément alors la reconnaissance d'être *vases d'argile* (v. 7) *serviteurs* (v. 5) *livrés à la mort à cause de*

*Jésus afin que la vie de Jésus soit manifestée dans notre existence mortelle (v. 11).*

Nous rencontrons déjà ici cette question de la "blessure" en nous, chemin de salut, question que nous reprendrons plus loin..

Dans l'immédiat, on prend acte qu'en régime chrétien, il est annoncé qu'on "passe" autrement, là où ça ne passe pas... (Nous pourrions nous référer également à l'épisode de la prédication à la synagogue de Nazareth, prédication rejetée : on veut s'en prendre à Jésus, mais *Lui passa au milieu d'eux*, sous-entendu indemne, même si d'une certaine manière, blessé.... Lc 4, 30).

### 3) *Le "Bon Samaritain" (Luc 10, 29)*

Le "passage" mystérieux dont il est question, (qui – on le verra – ne va pas sans blessure) requiert en tout cas dans l'immédiat une attention toute particulière au chemin. Qu'est-ce qui, sur le chemin, est "signe", et à quelles conditions ?

Regardons dans l'Évangile, ce chemin célèbre, qui va de Jérusalem à Jéricho...

Tout se passe, dans cet épisode en particulier, comme si ce don d'être "sensible" à ce qui se révèle en chemin allait de pair avec la conscience vive d'un non-savoir, de l'impossibilité, sinon du mal qu'il y a à vouloir "saisir" le sens, à prétendre "voir" l'aboutissement du chemin... Mal, paradoxal, d'aveuglement, s'opposant à la lucidité de l'espérant... Avec l'Évangile, il faudrait dire, – à l'inverse de Platon ! – qu'il y a une primauté du sensible sur l'intelligible ! C'est peut-être d'ailleurs simplement ça, l'"Incarnation".<sup>12</sup>

Considérons donc Luc 10, 23, et dans la perspective de ce qui advient en Mt 25, 31 (le "Jugement dernier").

- A la question théorique : *qui est mon prochain*, la réponse est pratique, montrant *qui s'est rendu proche, qui s'est montré le prochain...*

- La parabole se passe sur un chemin; et sur ce chemin les hommes du savoir

12.- Cf. P. Valadier, *Incarnation et modernité*, Imagine, Avril 1996, p. 48 sv.

(prêtre, lévite) ne voient rien, ou plutôt ils voient, mais ce qu'ils voient n'est pas un signe pour eux, ils n'y sont pas "sensibles"... Ils poursuivent d'autres buts !

Le Samaritain (du point de vue Juif) est celui qui ne "sait" pas ; et de toute façon il n'est pas chez lui à cet endroit (la parabole précise qu'il est *en voyage*, il est de passage...) Et tout se passe alors comme si ce non-savoir, qui va de pair avec une non-installation, était un obstacle de moins pour être "sensible"...

- Sensible à quoi ? En fait, au signe que constitue la situation mauvaise, négative, de celui qui a souffert, qui souffre... (Ce n'est que par extension qu'on pourra dire que "ce" qu'a fait le Samaritain est "signe du Royaume" : le Samaritain est d'abord celui pour qui il peut y avoir signe, appel, là où il n'y a pas signe pour les autres, et cela à partir du défi du négatif, de ce qui ne

va pas dans ce monde. Ne maîtrisant pas le sens, il est "sensible" au non-sens.)<sup>13</sup>

En fait, il y a chez ce Samaritain comme le principe de ce que nous appelons "fidélité au réel" : ne pas s'en tenir à des analyses toutes faites qui disent le sens du réel ; mais simplement, plus originellement être sensible à... Cette fidélité à ce qui se passe en chemin, cette sensibilité aux appels du réel présuppose justement un ébranlement des certitudes, des analyses que nous serions tentés de faire au nom de certitudes (religieuses, idéologiques...), de visions toutes faites de ce qui doit être atteint...

En conséquence aussi, il n'y a pas de signe "en soi", de "pierres d'attentes" toutes désignées dans le réel : tout signe est nommé par celui qui est rendu sensible (on le verra, "sensible" comme on dit qu'une blessure reste sensible, – "vase d'argile")... Les

13.- Une remarque s'impose ici pour éviter les malentendus : Cette sensibilité à l'événement du chemin fait que le Samaritain s'engage : il faut faire quelque chose... La pointe de la parabole ne porte pas sur "ce" qu'il fait : il ne convient pas d'en tirer des conclusions sur les engagements "courts" plutôt que "longs" : la question n'est pas là.

Cf., Sur cette lecture, P. Ricoeur, *Le socius* et le prochain, in *Histoire et Vérité*, Seuil, p. 99 sv.

faits deviennent signes pour celui qui fait l'expérience d'une conversion de son rapport à la vie à cause de son expérience de Dieu dans le non-savoir, la faiblesse, l'ébranlement...

Et c'est finalement ce qui explique la radicale surprise des "bénis" de Mt 25. Personne, même pas les chrétiens, ne savent qui seront les "bénis" du Père : le seul critère est la capacité de recevoir un signe a priori sans signification, résistant, opaque, non-sens même, dans cette sensibilité qui conduit certains à dire "non", certains à dire "Dieu"<sup>14</sup>.

Il semble donc bien que l'évangile produit un appel à la "lucidité" tout à fait particulier, lucidité comme sensibilité brute à l'événement du chemin, à l'imprévu du réel : même l'attention aux pauvres, on ne l'a pas parce qu'on aurait la connaissance d'une volonté de Dieu concernant les pauvres, fût-ce en termes de lutte contre la pauvreté, mais simplement, de manière plus originelle, parce que la pauvreté (sous toutes ses formes) est de l'ordre de l'absolu inassignable.

### 3. - *Blessure et conversion*

#### 1) *Se laisser atteindre...*

Espérer lucidement, être renvoyé au réel précisément dans ce qui ne va pas, – ce qui se traduit par l'impératif d'une réaction pour celui qui reste sensible – cela a donc aussi à voir avec quelque chose d'une blessure.

C'était notre point de départ, on est blessé : déception par rapport à ce qu'on dit généralement être l'espérance, constat que dans ce contexte, et en restant à ce niveau, il n'y a plus beaucoup de "raisons" d'espérer...

De là, la "Lucidité" telle que nous venons de l'envisager montre que l'espérance se réveille, est régénérée, redonnée à elle-même dans la prise au sérieux du sérieux du chemin, du réel dans sa gravité : être sensible à une dimension possible d'"éternité", de "Gloire" : ainsi, mystérieusement, les impasses ne sont plus des impasses...

Nous allons voir plus précisément maintenant que cela suppose en fait non

14.- Jean-Marie Ploux, LAC n°177, "Violences", p. 64.

seulement la conscience d'une blessure, mais une véritable, profonde, conversion sur la nature même de sa blessure.

Avant de nous reporter au texte de l'Évangile, précisons encore : c'est seulement à partir de cette conversion que l'on sera fondé à utiliser vraiment l'expression : "ce monde que j'aime"... Le dire de manière immédiate, comme une simple constatation du positif, expose à la blessure simple, primitive, de la déception. En fait, il s'agit bien d'aimer le monde... "jusqu'au bout"... y compris le négatif auquel, dans ce mouvement même de conversion, on se reconnaît participant. Cette conversion a à voir avec l'incorporation de la blessure, qu'en chemin, on réalise comme n'étant pas superficielle. De là, il y a à "Aimer ce monde" aussi dans le négatif, dans ce que la Tradition lit comme "péché du monde" : aller jusqu'à "aimer" cela mais à partir de la vive

conscience de notre compromission comme pécheurs pardonnés... Le testament de l'un des moines trappistes montre clairement ce que veut dire se laisser "atteindre" par le monde tel qu'il est, sa violence... *Ma vie n'a pas l'innocence de l'enfance. J'ai suffisamment vécu pour me savoir complice du mal qui semble, hélas, prévaloir dans le monde, et même de celui-là qui me frapperait aveuglément. J'aimerais, le moment venu, avoir ce laps de lucidité qui me permettrait de solliciter le pardon de Dieu et celui de mes frères en humanité, en même temps que de pardonner de tout cœur à celui qui m'aurait atteint.*<sup>15</sup>

### 2) Thomas, notre "jumeau"

Quoi de plus simple pour entrer dans cette compréhension que de suivre à la trace celui qui, à en croire l'Évangile de

---

15.- *Quand un A Dieu s'envisage*, Testament de Christian de Chergé, prieur de l'abbaye trappiste N-D de l'Atlas. In La Croix, 22/05/96

Cf. aussi Madeleine Delbrêl : *Le chrétien devra apprendre dans son prochain la marque même du péché qui nous a tous blessés. Il devra accepter, pour recevoir la charité fraternelle, d'être un pardonné, non un innocent...* Nous autres, gens des rues, p. 261.

Jean, nous ressemble comme un frère jumeau.<sup>16</sup>

On l'appelait "Didyme" ! **Thomas**... Il n'est pas dit qu'il est jumeau de quelqu'un, simplement jumeau... Comme s'il était jumeau de nous tous qui essayons d'être croyants, disciples... Et c'est vrai qu'il nous ressemble :

- Saint Jean nous le fait apparaître nommément d'abord dans une expression de désespoir désabusé : au moment où Jésus décide de retourner en Judée, alors que les Juifs cherchent à le mettre à mort, que l'horizon humain s'obscurcit donc au maximum : « *Alors Thomas, celui qu'on appelle Didyme, dit aux autres disciples : "Allons, nous aussi, et nous mourrons avec lui".* » (Jn 11, 16)

On entend là un désespoir bien humain, trop humain : le sentiment que "c'est foutu", que l'échec est consommé : échec bien sûr par rapport à une vision illusoire, à ce que le disciple s'imaginait être le Royaume que Jésus devait inaugurer.

Thomas, le jumeau de ceux qui voient

leurs rêves de justice et de paix partir en fumée... C'est le pessimisme simple qui fait suite à un optimisme tout aussi simplement humain...

Pourtant, il y a déjà, au moins inconsciemment, autre chose dans cette attitude de Thomas : c'est certes du pessimisme dû à la déception quand il entrevoit le risque de l'échec et de la mort ; mais même dans cet enfermement pessimiste, il faut remarquer que Thomas ne fuit pas : il avance. S'il faut "plonger", tant pis, il plonge avec le Christ... C'est peut-être déjà bien ce qui l'ouvre au baptême, à la conversion profonde dont il est question... Au départ de tout, il faut être blessé, même si on ne voit pas comment cette blessure peut aussi nous rendre "sensibles" autrement...

- Thomas, on le retrouve un peu plus tard, dans la situation cruciale, après le lavement des pieds : « *Thomas Lui dit : "Seigneur, nous ne savons même pas où tu vas, comment pourrions-nous en connaître le chemin ?" Jésus lui dit : "Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie..."* » (Jn 14, 4)

16.- Cf. J.-F. Bouthors, Délivrez-nous du mal, le défi du tragique, p. 147.

La question de Thomas est toujours : "où" ça mène, quand Jésus demande de suivre le chemin qu'il ouvre. Quelle est la destination, quel est l'aboutissement de tout cela ? Il pense que la seule façon de ne pas être désorienté dans ce qui arrive, (qui a de quoi ébranler), c'est d'avoir une vision claire de "où" ça mène, il veut savoir... Ainsi il n'est pas loin de la faute de ses ancêtres dans le désert. Lui aussi est donc ramené au chemin, mais de manière inouïe, car le chemin proposé est la conversion à la personne du Christ (*Je suis le chemin*) !

On a donc toujours ce besoin de se raccrocher à une vision claire du sens des choses, surtout au milieu des difficultés qui s'accumulent, des déceptions à échelle humaine, alors que ce qui est demandé est autre chose : ne pas gommer ce qui nous blesse ; mais déjà simplement avec cette blessure, cette incompréhension, "plonger" avec le Christ.

• Enfin, on le retrouve encore notre jumeau (toujours représenté avec insistance comme tel) après la Passion et la Résurrection : **Jn 20, 24-29**

La lecture classique de ce passage tire son bien fondé de l'intention parénéti-que formulée en finale : *bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru*. On insiste alors sur le fait que le doute de Thomas porte sur la Résurrection, et qu'il faudra au croyant se contenter du témoignage des disciples etc..

Mais il y a aussi d'autres choses qui fonctionnent différemment dans ce texte. Il nous faut ici regarder sous cette surdétermination parénéti-que pour retrouver autre chose.<sup>17</sup>

En fait tout se passe comme si les réticences de Thomas étaient moins dues au témoignage de la Résurrection lui-même qu'à l'enthousiasme des disciples : quelque chose s'est passé en lui qui fait qu'il se méfie des prompts enthousiasmes. Il se méfie non pas de Dieu, mais plutôt des hommes prompts à se saisir de solutions miraculeuses ! Ce qu'il demande à voir, ce n'est pas simplement le ressuscité de ses propres yeux, c'est les blessures du Ressuscité : ce n'est pas banal ! Ce dont Thomas se méfie, c'est qu'après la Résurrection, on continue

---

17.- Cf. J.-F. Bouthors : *Ibid.* p. 147.

comme avant : sur une logique de succès, dans la ligne de laquelle la Résurrection serait une bonne revanche sur ceux qui avaient gagné une bataille (contre Jésus) mais pas la guerre !

Pour notre Jumeau, quelque chose s'est passé qui fait qu'il est déterminant, vital, pour lui désormais, non pas de connaître le "happy end" de l'aventure de Jésus, homme au milieu des hommes : non, il est vital pour notre jumeau de vérifier que ce Ressuscité est bien le blessé, l'outragé dans son humanité.

L'incrédulité de Thomas nous permet de mettre le doigt sur le fait que la Bonne Nouvelle qui se fonde sur la Résurrection n'est pas camouflage du mal, dissimulation de la souffrance due à l'humain : sa trace reste visible pour l'éternité, incorporée par le ressuscité.

C'est cet intérêt nouveau de Thomas qui doit ici nous interpeller :

Que s'est-il passé entre le Thomas blessé et désespéré que nous avons vu au début et, à présent, le Thomas plus que jamais blessé, mais qui ne se contente pas de solution à bon compte ?

Une conversion, une intériorisation de sa propre blessure à cause de la réponse à l'appel du Christ, de prendre le chemin, dans tout son sérieux (sa gravité, son poids, sa "gloire", son éternité) et de ne pas rester sur la touche en demandant des comptes ("rationnels" < *ratio*), des explications. Bref, il a plongé ! Il est lui-même "passé", là où rationnellement, on ne passe pas, il a passé avec sa blessure, qui prend désormais une autre signification.

Etre blessé par les déceptions multiples de l'humain, être atteint, ça peut être autre chose que de perdre son optimisme et sombrer dans le pessimisme.

De l'aporie théorique de l'espérance, on est appelé à lâcher prise (abandonner la "maîtrise"... du sens) et à prendre le chemin au sérieux, le chemin de Jésus, le chemin de croix, de "Gloire", d'éternité... Vivre de la confiance en Dieu.

Et c'est aussi l'approfondissement, à la suite du Christ, de ce que ça veut dire d'être atteint par l'inhumanité de l'homme, de s'en laisser atteindre, et où ça peut mener... En rester "sensible"...

Il y a là une expérience de réconciliation avec soi-même, comme participant à

cette humanité qui blesse. Il y a un chemin sur lequel être ébranlé ne conduit pas à la mort, mais à la vie. Ce chemin passe par la vraie acceptation d'être ébranlé : tant qu'on demande des comptes, même à Dieu, on est dans une autre logique, on se crispe sur un imaginaire (de ce qui devrait être, normalement, croyons-nous).

*L'acte de foi est inséparable de l'acte rédempteur : la foi survient quand l'homme se présente pour être réconcilié avec lui-même, avec l'autre, avec la communauté. Il n'y a pas de happy end, car la blessure de l'inhumanité en lui est assumée, intégrée, cicatrisée, mais pas effacée. Ainsi la fraternité nouvelle n'est pas une fraternité de la certitude, mais du doute converti, non élu-dé ou chassé. Une fraternité qui s'apparente à la solidarité des ébranlés décrite par Jan Patocka.*<sup>18</sup>

Ce qui "sauve", Thomas et beaucoup d'autres, c'est que quand il "plonge", bles-

sé, il trouve un chemin d'abandon et de confiance... Il découvre que, de la blessure de l'humanité personne n'est indemne, et il y devient sensible d'une manière non désespérée : il a "passé" quelque part la mort...

Et il importe que ce soit cela, déjà dans le chemin du Christ, dans Son "passage" premier, la blessure mortelle, qui reste dans le Victoire de Dieu, et pas seulement un "happy end".

On voit ainsi comment il est important pour "espérer" de manière chrétienne, que d'"êtres blessés" nous devenions "êtres sensibles", que nous "restions sensibles" à l'humanité qui est la nôtre... au point de l'"aimer"... "jusqu'au bout". Refuser d'"exposer" ainsi l'espérance au monde, c'est toujours la tentation, tentation de la puissance, du "sans pardon" ou du "sans merci", seule "tentation" qui les résume toutes, qui n'est qu'eschatologique.

18.- J.-F. Bouthors : Ibid p. 150.

NDLR.- Nous avons déjà fait référence à la pensée de Jan Patocka grâce à la réflexion d'André Bousquié. LAC n° 168, p. 19-35.

## Eglise maternelle

Henri Perrin, prêtre, fut ouvrier dès 1943 en Allemagne, comme aumônier clandestin, avec arrestation, prison, expulsion. On le retrouve ouvrier en 1947 à Paris, dans le XIII<sup>e</sup>. Puis de 1951 à 1954 il travaille en barrage (Isère - Arc) et partage de dramatiques luttes ouvrières.

Nous proposons ce texte de 1951, sans doute<sup>1</sup>. Il exprime avec beaucoup de sensibilité, comment l'espérance s'enracine au cœur même de l'Eglise. On pourrait y voir de pieuses pensées. Mais, en fait, la vie même d'Henri Perrin dit aussi combien l'espérance peut être déchirante.

Après l'interdiction des prêtres-ouvriers de mars 1954, il conserva quinze jours, sur lui, sa demande de réduction à l'état laïc. C'était peu de temps avant son accident mortel de moto (octobre 1954).

On ne peut lire ce texte sans garder présent à l'esprit la trace, l'audace et les souffrances de cette vie, ni ressentir combien l'Eglise rassemblée est invitée à rendre compte de l'espérance.

. . .

1.- Itinéraire d'Henri Perrin, Seuil, p.233-236.

Un jeune métayer du Gers, lecteur de *Quinzaine*, m'écrit : « ... *Misérable année ! Le temps est catastrophique. Nous menons une lutte pour notre existence, lutte dont nous ne voyons que très rarement ce qu'elle a de grand et de rédempteur... Lutte d'ouvrier, qui s'additionne à celle de tous les autres, de toute cette masse qui clame sa volonté de vivre en paix dans plus de justice... »*

Aujourd'hui, c'est l'inquiétude de ce terrien devant la récolte menacée ; hier, c'était le déchirement ressenti à la scission du MLP ; demain, ce seront les premières rafales du vent de réaction qui a soufflé sur les élections... Et c'est, jour après jour, le poids des malades, des désespérés, des souffrances et des lassitudes des nôtres. Puisse notre frère qui nous entend savoir d'abord cela de nous : que le fardeau est lourd et que nous cherchons le visage maternel de Dieu.

Parce que le Seigneur a dit : « *Venez à moi, vous qui souffrez* », nous venons à l'Eglise et nous lui demandons de porter notre fardeau : notre angoisse, notre péché, notre souffrance. Heureux – je ne sais ? – ceux qui peuvent lui apporter des fleurs et des hymnes ; pour nous, nous n'avons guère à lui apporter que des plaies. Soldats qui descendent méconnaissables des avant-postes, lépreux qu'on tient à l'écart de la cité, pêcheurs aux genoux ensanglantés, frères silencieux qui portent dans la nuit le poids des frères qui ne sont pas dans la maison, nous nous présentons à elle, notre Eglise, pour nous reposer en son amour.

Un évêque nous disait récemment la crainte qu'on a à Rome de voir les chrétiens de France marqués par l'esprit du "protestantisme". Dieu sait au contraire combien, plus que jamais, les militants chrétiens de France cherchent le soutien maternel d'une Eglise dont ils savent bien qu'elle les fait vivre dans la foi. Celui-là le sait bien qui a senti l'Eglise venir à lui et l'entourer visiblement de son amour, dans la communauté de quelques croyants. Je ne pense pas qu'il y ait de présence plus visible du Seigneur : « *Là où vous serez deux ou trois réunis en mon nom, je serai au milieu de vous.* » Il importe d'y insister : il n'y a pas d'expérience véritable de l'Eglise tant qu'on n'a pas connu cette "communion" de quelques croyants et, malheureusement, c'est encore assez rare. Rappelons-nous cette dernière consigne de la *Lettre aux impatients* (p. 76-77) : « *Le souci de retrouver l'Eglise doit peser sur la transformation de vos conditions d'existence... Vous avez des assemblées, mais la communauté vivante et consciente de la foi ?... Si vous en rencontrez une autour de vous... n'hésitez pas plus longtemps à vous y agréger ; si vous n'en trouvez pas, rien alors ne devrait vous importer davantage que de la faire surgir à vos côtés... Pesez cette suggestion. Ma lettre tout entière pourrait s'y résumer. Il ne faudra pas une longue expérience pour montrer quelles lourdes responsabilités maternelles cette petite église aura à remplir vis-à-vis de chacun de ses membres.* »

Celui-là encore sait bien ce qu'il doit à l'Eglise, qui dans l'assemblée, a senti se renouveler en lui l'esprit du sacrifice, l'esprit de l'Eglise, le "Consolateur", celui qui a pu se reposer un instant dans la prière maternelle de l'Eglise. Maternelle, quand son prêtre reçoit nos fautes dans la confession du début de la messe ; maternelle, quand elle prie pour tous nos soucis ; maternelle, quand elle nous nourrit de la Parole de Dieu ; maternelle, quand elle nous partage le Pain du Christ... Si tous ces gestes pouvaient être vécus par les prêtres à la mesure de l'attente des chrétiens...

Notre foi à l'*Ecclesia Mater* ne veut pas dire seulement qu'elle est le lieu naturel de notre refuge ; cela veut dire aussi qu'en dépit de tant d'apparences, elle demeure le lieu de notre espérance. *Ecclesia Mater* à qui nous demandons de nous aider à lire chaque jour dans "l'événement", le dessin d'amour du Père. *Ecclesia Mater* dont nous croyons qu'à travers bien des échecs et des souffrances, elle enfante le monde de demain. Ce n'est pas là une image gratuite, mais une donnée très riche de l'Ecriture. La tradition a volontiers appliqué à l'Eglise le signe de la femme, au chapitre 12 de l'Apocalypse : « *Un grand signe parut dans le ciel : une femme enveloppée de soleil... une couronne de douze étoiles sur sa tête (signe des douze tribus d'Israël, symbole de la totalité du peuple de Dieu) ; elle était enceinte et elle criait dans les douleurs de l'enfantement... Et la femme s'enfuit vers le désert...* » On reconnaît tout de suite le thème de l'Exode,

du passage du peuple de Dieu à travers le désert, passage dans lequel l'Eglise sera sans cesse le lieu des épreuves, des révoltes, des marches et des contremarches, mais aussi le lieu de l'enfantement du monde, de l'humanité fille de Dieu, qui sera "enlevée vers Dieu". (Apoc. id.)

*Mater Ecclesia* : Le mot nous paraît familier et, sans le savoir, nous nous sentons les mêmes sentiments que les vieux Pères de l'Eglise qui voyaient en elle "celle qui appelle à elle tous les hommes et qui fait unité" (saint Isidore de Séville). Nous qui vivons au milieu de ceux qui n'ont pas encore connu la tendresse dont elle est capable, nous ne pouvons penser à eux sans penser à Elle, et notre attachement à ceux-là ne peut avoir de commune mesure que notre espérance en celle-ci.

*Mater Ecclesia* : Nous y croyons, parce que dans notre certitude de sa fécondité et de son appel universel, nous avons mis toute la soif d'unité qui fait vivre le monde et à laquelle nous avons communiqué. Nous croyons qu'elle est la vraie source de toute unité, de tout remembrement de l'Homme divisé, non pas à la manière simpliste et facile d'un rassemblement ou d'un congrès, mais à la manière d'un amour dont l'exigence unit d'autant plus étroitement ceux qui s'aiment. Et comme des pauvres dont l'unique richesse est de savoir que leur Eglise fera en Dieu l'unité humaine qui se cherche, nous ne demandons qu'à porter sur nous la lumière de cette tendresse maternelle de l'Eglise, seul témoignage avant-coureur de la tendresse de Dieu.

## *La plus belle histoire du monde*

### Les secrets de nos origines

Un récit des origines établi par des scientifiques, voilà qui peut surprendre. Les philosophies et les religions en avaient fait leur chasse gardée. Aujourd'hui "la science s'est fait une opinion" ; et elle met à notre disposition "un récit complet de nos origines". Le pari est tenu, et d'une très belle venue ; dans un petit livre de 165 pages, de lecture facile et surtout passionnante. Il a été publié au Seuil, en avril 1996.

Les auteurs, nous les connaissons tous, pour les avoir entendus maintes fois au cours des émissions

scientifiques de la télévision. C'est Hubert Reeves, astrophysicien ; ces émerveillements dans la présentation de nos galaxies sont autant d'introductions au mystère. Puis, Joël de Rosnay, biologiste et, par surcroît, un communicateur et un vulgarisateur hors pair sur la complexité du vivant. Enfin, Yves Coppens, paléontologue et géologue ; il a participé à la mise au jour de Lucy, notre grand-mère australopithèque. Tous les trois sont des spécialistes incontestés dans leur discipline. Au cours de nombreux entretiens, et sur plusieurs années,

ils ont été interrogés et titillés par Dominique Simonnet, journaliste scientifique. Il appartenait à ce spécialiste de l'écriture de mettre en forme les dialogues de cette conversation à quatre pour "retracer l'aventure du monde, avec plaisir et passion". Il a construit son ouvrage comme un drame pathétique, une épopée en trois actes : l'univers, la vie, l'homme.

Le premier acte plante le décor. En recherchant l'origine des origines, il trace l'histoire de la matière. Par l'introduction de la double notion de "commencement" et de "temps", dans la scène primordiale du chaos ou du big bang, Hubert Reeves délimite "l'horizon de nos connaissances". *« Ne concluons pas que l'univers n'a pas d'origine. Encore une fois nous n'en savons rien. Convenons, pour simplifier, que notre aventure commence il y a quinze milliards d'années, dans ce chaos infini et informe qui va lentement se structurer. C'est en*

*tout cas le début de notre histoire du monde telle que la science peut aujourd'hui la reconstituer.* » (p. 24) La cosmologie pose trois principes à cette reconstitution : « 1) : le monde n'a pas toujours existé ; 2) : il est en changement ; 3) : ce changement se traduit par le passage du moins efficace au plus efficace, c'est-à-dire du simple au complexe. » (p. 28)

Au cours des deux autres scènes de ce premier acte, H. R. nous aide à comprendre le cheminement de la complexité cosmique. Elle organise lentement et inexorablement l'expansion de la matière dans l'univers. Bien sûr, des interrogations demeurent sur ces forces étonnantes mises en mouvement par cette évolution de la complexité. De ces "poussières d'étoiles" surgira la singularité de notre planète terre. Était-elle plus que d'autres appropriée pour favoriser l'apparition d'organismes vivants ? La question demeure ouverte.

Au second acte, Joël de Rosnay

fait apparaître la vie. « *La vie résulte de cette longue évolution de la matière, qui, depuis les premiers assemblages du Big Bang, se poursuit, sur terre, avec les molécules primitives, les premières cellules, les végétaux, les animaux. Ce cheminement du vivant qui a duré des centaines de millions d'années, est donc bien une étape de la même histoire, celle de la complexité.* » (p. 68)

Pour arriver à ce résultat, au milieu de notre vingtième siècle, les chercheurs ont repris l'intuition première de Darwin, lorsqu'il a développé sa théorie de l'évolution par des variations successives et par la sélection naturelle. De la molécule à la cellule, la vie s'organise et se complexifie. Progressivement, « *elle est en mesure d'assurer sa propre conservation, de se gérer et enfin de se reproduire.* »

Les cellules, en s'associant, se différencient et se spécialisent. Avec l'apparition de la sexualité, c'est la

révolution. « *La diversité explose. La grande aventure biologique commence ; elle va connaître d'innombrables essais ratés, des pistes qui ne mènent nulle part, des espèces qui ne survivent pas... La nature teste en vraie grandeur : si l'espèce nouvellement inventée ne s'adapte pas, elle disparaît.* » (p. 97)

C'est en dépistant cette adaptation tâtonnante que les scientifiques ont retrouvé le cheminement de l'homme. Yves Coppens le fait entrer en scène au troisième acte. « *Pas plus qu'une "origine" de la vie, on ne peut véritablement déterminer une "origine" de l'homme. Ni une véritable définition de l'humain, d'ailleurs. On constate plutôt une longue évolution, une filiation zoologique au cours de laquelle les différents caractères se mettent en place.* » (p. 116)

Comme l'avaient déjà suggéré Darwin puis Teilhard de Chardin, il introduit une unité de temps et de lieu dans l'évolution, en faisant

de l'Afrique le "berceau de l'humanité", il y a trois millions d'années. L'outil, le langage seront successivement les facteurs d'adaptation qui permettent à l'homme de se sortir très lentement du monde animal. Peu à peu, les changements culturels prennent le pas sur les modifications anatomiques. L'évolution trouve de nouvelles réponses aux sollicitations du milieu. L'acquis de la culture l'emporte sur le déterminisme inné. « *L'évolution procède certainement par la sélection naturelle. Mais suffit-elle pour expliquer une si merveilleuse adaptation des êtres vivants aux changements de leur environnement ?* » (p. 150)

La cohérence de ce récit de l'histoire du monde reste dans la logique de l'évolution. L'univers, la vie, nos ancêtres sont, tour à tour, entraînés par le mouvement de l'orga-

nisation d'une complexité toujours croissante Mais aucun des auteurs ne s'aventure à l'enfermer dans quelque déterminisme. Bien au contraire, à plusieurs reprises, l'un ou l'autre s'interroge "sur la manière dont procède l'évolution ?" Et, devant l'incertitude de la science, ils laissent toute sa place au questionnement philosophique et religieux. Ils ne les opposent jamais. « *Notre nouvelle histoire du monde n'évite pas, loin de là, les questions spirituelles et métaphysiques... Elle les rafraîchit. Elle ne les tue pas.* » (p. 11) Ils ne manquent pas non plus de faire apparaître des similitudes entre les affirmations de la science et les croyances ancestrales. La conscience humaine rejoint la science dans ses interrogations fondamentales : D'où venons-nous ? Pourquoi nous sommes là ? « *La*

*science, finalement, ne fait qu'observer. Elle ne peut être dogmatique. Elle sait bien que la réalité est toujours plus complexe.* » (p. 151)

Aux trois actes du récit des origines, s'enchaîne un épilogue. Comme tel, il ouvre les perspectives de la continuité de cette histoire. Où allons-nous ? Comme la science ne connaît que ce qu'elle observe, nos auteurs ne peuvent que se livrer au jeu des prédictions. Avec plus ou moins d'optimisme, ils perçoivent dans l'expansion continue de la complexité une évolution plus culturelle que biologique. Et par là même, elle engage la conscience humaine à créer une organisation collective et responsable pour poursuivre l'héritage de cette belle histoire du monde.

Présenté par Alain CAROF